

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 557 — SAMEDI, 5 JANVIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HIVER EN RUSSIE. — UN TRAINEAU ATTAQUÉ PAR LES LOUPS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 JANVIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par le Chercheur.—Bataille du 26 octobre 1813, par Benjamin Sulte.—Poésie : 1895, par Z. Mayrand.—L'adoration des mages.—Un conte pour le jour des rois (avec gravure) : L'étoile, par Gilbert Doré.—Hommes et femmes, par Alphonse Karr.—Poésie : "Santa Claus" des enfants, par Jules Lanos.—Le nom du diable dans les conversations, par Albert Ferland.—Un petit Jésus.—L'art de se faire aimer.—Faits scientifiques (avec gravures).—Carnet du *Monde Illustré*.—Un traîneau attaqué par les loups.—La merveilleuse mémoire de Pie IX, par J.-E. R.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—L'hiver en Russie : Un traîneau attaqué par les loups.—L'adoration des Mages (double page).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

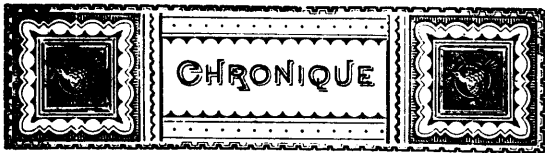
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT VINGT-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent vingt-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu samedi, le 5 JANVIER, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



A politique actuelle de Guillaume II n'est pas faite pour augmenter le nombre de ses amis, ni pour raffermir la confiance de ses alliés.

Qui s'exprime ainsi ? —C'est le *Standard* l'organe de lord Salisbury. Et il ajoute : Nous regretterions que l'Allema-

gne, par suite d'un manque de prudence, arrivât à se trouver elle-même dans un état d'isolement politique.

On sait que les Anglais ne se piquent pas de sentimentalité politique, et que, s'ils ne changent jamais d'opinion, c'est seulement en ce sens qu'ils sont toujours résolument du côté du plus fort. C'est donc bien mauvais signe pour l'Allemagne d'être si sévèrement jugée par ses anciens amis, juste au moment où la presse britannique comble d'éloges et de prévenances le gouvernement russe.

C'est que l'Allemagne semble traverser en cet instant une crise difficile. Avec beaucoup de peine, en essayant bien des refus, l'empereur parvient lentement à trouver l'un après l'autre les titulaires des divers portefeuilles du nouveau ministère, et ces choix si laborieux sont loin de provoquer d'unanimes éloges.

Le nouveau chancelier, le prince de Hohenlohe, est déjà très attaqué. Très fier de sa famille, au point d'avoir osé dire un jour au prince Louis de Bavière : "Tout ce que vous êtes, je le suis aussi," c'est précisément dans sa famille qu'il est tout d'abord discuté. On accuse les Hohenlohe d'être des internationaux ; le chancelier est en effet sujet Bava-rois, mais on trouve de ses parents dans beaucoup de pays de l'empire et même dans quelques contrées étrangères.

Les Allemands sont ordinairement moins difficiles et plus électives en fait de nationalité ; il n'y a que des Prussiens en Prusse, et toute la colonie française émigrée là-bas après la révocation de l'Edit de Nantes, tient en ce pays une assez grande place.

Nous avons déjà signalé, comme un des indices les plus apparents du mécontentement public en Allemagne, le rapprochement entre eux des divers Etats du Sud ; l'Autriche et l'Italie elles-mêmes, les fidèles alliées, sont inquiètes, et quant à l'Angleterre elle cherche sagement à se rapprocher de la Russie.

* *

On annonce qu'une demoiselle anglaise, de Londres, de l'âge le plus mûr, vient de léguer en mourant une forte somme destinée à subventionner un asile.

Déjà vous vous écriez :

—A la bonne heure ! Voilà un généreux mouvement.

Je regrette que vous ne m'avez pas laissé terminer, à seule fin de vous apprendre que l'asile en question est exclusivement réservé aux chiens âgés et perdus.

Pendant ce temps-là, des êtres humains continueront à crever sans pain et sans gîte. La vieille demoiselle anglaise paraît n'en avoir aucun souci.

Vous me direz à cela que chacun est libre d'employer son argent à l'usage qui lui convient. Je ne conteste pas, je constate simplement que l'amour des bêtes semble vouloir, à notre époque, empiéter un peu trop sur l'amour du prochain. Chose d'autant plus regrettable qu'en général, et sauf exception, ceux qui montrent des tendresses exagérées pour les animaux professent volontiers, pour leurs semblables, des sentiments presque haineux.

Vous avez rencontré certainement, sur votre route, d'estimables personnes qui ne pouvaient voir sans verser une larme marcher sur la patte d'un caniche, et qui lisaient avec une indifférence bronzée un article de journal racontant le suicide collectif de toute une famille, qui s'était asphyxiée, faute d'avoir de quoi manger.

Je veux bien que les carlins et les chats soient l'objet d'une sympathie émue : mais je souhaiterais que cette sympathie-là ne fut pas aussi exclusive. Il me semble que je me sentirais mal à l'aise pour léguer \$20,000 aux quadrupèdes, si je ne laissais au moins la même

somme pour les bipèdes souffrants et besoigneux.

Convaincu que vous partagerez mon avis, je n'insiste pas.

* *

Le Japon manquait de chants de guerre, à ce qu'il paraît, car le prince Arisugawa, prince de la Maison impériale, vient d'en commander toute une collection à un poète nippon, M. Yokoi Tadanao. Voici un de ces hymnes belliqueux :

"Frappons, châtons les soldats chinois. Ce sont des couards. Ils défendent le gouvernement de la Chine, qui repousse l'honorable amitié de notre empire et se révolte contre lui. Leurs armées sont grandes par le nombre, mais ne sont en réalité que des cohues indisciplinées. Leurs armes paraissent belles, mais elles sont aussi inutiles que de belles femmes dans un tableau. Les navires de guerre de la Chine ont été détruits à la bataille de Hoto ; à la bataille de Seikwan, ses troupes ont été mises en déroute. Avec des navires si fragiles, des troupes aussi lâches, comment les Chinois nous résisteraient-ils, bien que leur nombre se chiffre par millions ? Frappons et châtons la Chine."

On jugera peut-être que la *Marseillaise* est plus entraînante.

* *

Il faudra donc toujours que les Yankes dament le pion dans les créations utilitaires.

Voici encore que l'on publie aux Etats-Unis un rapport où nous trouvons les renseignements suivants :

L'Etat de Massachusetts est celui qui possède le plus grand nombre de bibliothèques, soit 212 avec 2,760,000 volumes, où 1,233 volumes pour 1,000 habitants. Ensuite vient le New-Hampshire, avec 42 bibliothèques et 175,000 volumes, ou 464 volumes pour 1,000 habitants. L'Illinois, qui occupe la troisième place, a également 42 bibliothèques, mais la proportion n'est plus que de 130 volumes pour 1,000 personnes.

Un détail curieux, c'est que les bibliothèques du Massachusetts, si nombreuses et si riches, n'ont jamais bénéficié de dons importants. Dans d'autres Etats, au contraire, des particuliers ont contribué pour des millions à la fondation d'établissements de ce genre. A Chicago, John Crerar a donné 3,000,000 de dollars, soit 15,000,000 de francs, et W. Newbourg 2,000,000 de dollars. A New-York, c'est la famille Astor—2,000,000 de dollars ; à Baltimore, Georges Peabody, 1,500,000 dollars ; à Enoch Pratt, 1,250,000 dollars. A Philadelphie, le docteur James Ruch, 1,500,000 dollars, et à Pittsburg, M. André Carnegie, 1,100,000...

Voilà des largesses intelligentes. Allez donc faire suivre cet exemple à nos millionnaires. Ils sont trop égoïstes : ils préfèrent de beaucoup, les uns, amasser, thésaurier ; les autres, les jeunes surtout, gâchent de fortes sommes en des folies sportives et ridicules.

L'amour étroit de la vérité oblige à dire qu'il y eut quelques exceptions, mais si peu. Il y aurait tant à faire !

* *

Les pick-pockets, en Angleterre, ont une réputation d'audace et d'habileté bien justifiée ; mais il paraît qu'en Russie les voleurs de profession n'ont rien à leur envier.

Il y a quelque temps, à un dîner donné par un grand duc, l'ambassadeur de France vantait l'habileté de ses compatriotes, surtout en ce qui concernait les pick-pockets.

—Je crois, répondit le prince, que nos pick-pockets ne leur sont pas inférieurs.

Voyant un sourire d'incrédulité sur le visage de l'ambassadeur, il lui dit : « Je parie qu'avant que vous quittez la table, votre montre et quelques objets de valeur vous seront enlevés sans que vous vous en aperceviez. »

L'ambassadeur accepta le pari comme objet d'amusement. Le grand-duc aussitôt téléphona à un officier supérieur de police de lui envoyer le plus habile pick-pocket qu'il pourrait rencontrer, avec l'assurance que ce dernier aurait la valeur de ce qu'il déroberait et qu'il ne serait pas puni.

Le pick-pocket arriva, endossa la livrée des domestiques et servit à table avec eux. Le grand-duc lui dit de lui faire signe lorsqu'il aurait accompli son méfait. Il se passa assez longtemps avant la réussite du projet, car l'ambassadeur se tenait sur ses gardes et avait toujours la main sur sa montre quand il conversait avec ses voisins.

Enfin, le grand-duc, ayant compris le signal, demanda à l'ambassadeur de lui dire l'heure. Ce dernier, plaçant la main dans sa poche, trouva une pomme de terre à la place de sa montre. Un immense éclat de rire accueillit cette découverte. Pour cacher son désappointement, il voulut prendre une prise de tabac ; sa tabatière avait été enlevée. Son cure-dents, tout en or, qu'il portait toujours dans une petite boîte, avait lui-même disparu.

Au milieu des éclats de rire des convives, le faux laquais fut prié de remettre les objets volés ; mais l'hilarité du grand-duc fut de courte durée, lorsque le pick-pocket montra deux montres, deux bagues et deux tabatières. L'altesse impériale reconnut alors qu'elle avait été volée en même temps que l'ambassadeur.

LE CHERCHEUR.

BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

I



Je n'écrirai pas le gros chapitre qu'il faudrait vous imposer pour dire tout ce qui se rapporte à cette journée mémorable. Contentons-nous d'une description du terrain où les différentes luttes se sont déroulées.

Partant du chemin de fer *Montréal & Champlain* au débarcadère d'Allan's Corners, dirigez-vous au nord et vous n'avez pas fait vingt arpents que vous serez sur la position occupée par nos troupes, à la bataille dite de Château-guay.

À cet endroit, la rivière coule vers l'Est. Salaberry remontait par le côté nord ou gauche de ce cours d'eau, lequel mesure partout de cent dix à cent vingt pieds de large avec six de profondeur. La grande route ou chemin du roi suit la rivière, rive nord, de sorte que les Voltigeurs arrivaient par cette voie.

Rendu à une coulée de quarante pieds de profondeur et de cent cinquante de large qui vient de l'ouest, traverse le chemin à angle droit et se perd dans la rivière, Salaberry plaça sa première ligne de défense sur la crête de cette hauteur en abattant des arbres pour faire un retranchement d'à peu près quatre pieds d'élévation, sur trois cents pieds de long : à sa droite, au bout du retranchement ou abattis, il y avait un marais impraticable et semé de bouquets de bois.

Il n'est pas besoin d'être militaire pour comprendre l'importance de ces dispositions, mais il y avait plus. Immédiatement à gauche se trouvait le chemin carrossable, et au-delà un

terrain uni de deux cents pieds, sur lequel on construisait un blockhaus ou maison de pièces sur pièces, percé de meurtrières : c'étaient les 23 et 24 octobre.

Voilà bien la ligne qui barre la route de l'ouest à l'est : — le marais, l'abattis, la route ouverte au feu, le blockhaus, puis la rivière.

En cet endroit, la rivière fait un coude qui la rapprochait plus que partout ailleurs du voisinage de la route—nouvelle circonstance favorable.

Laissant ses travailleurs à l'œuvre, de Salaberry retourna en arrière, parcourant deux ou trois terres d'habitants, y compris le village Allan, et revint une autre coulée qu'il avait observée à son premier passage. Elle avait l'aspect de l'autre crique ou ravine, sans être aussi formidable. Il y ordonna des travaux d'abattis et continua de descendre le long de la rivière jusqu'à une troisième ravine qu'il fortifia également. Un peu plus loin, au gué de la rivière, situé à vingt arpents de sa première tête de ligne et du blockhaus, il fit un quatrième retranchement.

On apprenait que le général Hampton, avec cinq ou six mille hommes, suivait la route nord de la rivière et devait se trouver entre Huntingdon et Dewitville, à huit milles plus haut que la première crique fortifiée. Alors il allait avoir à grimper quatre fois les côtes des coulées et emporter quatre abattis avant que d'arriver au gué.

Salaberry ne pouvait dire combien il y aurait de troupes sous ses ordres au moment du combat ni même s'il aurait le commandement, puisque Watteville, placé en chef, n'était pas loin, aux environs de Sainte-Martin, plus bas sur la rivière. Il poursuivit ses préparatifs, indiquant à deux compagnies le poste du gué, et à deux autres le rivage nord de la rivière, en aval du blockhaus. De cette manière, il commandait l'autre rive, puisqu'il n'y avait, de ce côté, que la forêt, des marécages, pas le moindre chemin, sauf en longeant la grève, sous le feu des Canadiens.

Hampton eut-il connaissance des précautions que prenait Salaberry ? C'est probable, car il conçut le plan dangereux d'utiliser la rive droite pour amener une partie de ses troupes au passage du gué et prendre ainsi nos retranchements à revers. Il était alors quelque part autour d'Ormestown, soit à moins de quatre milles de la culée Bryson. C'était le 25 octobre dans l'après-midi. Le général de Watteville inspectait en ce moment les ouvrages de Salaberry et se retirait satisfait sur Sainte-Martine.

Hampton détacha le colonel Purdy avec quinze cents hommes pour passer la rivière et descendre au gué, tandis que lui-même avec le gros de l'armée, s'avancerait par la rive gauche et irait se poster en face des abattis, attendant que Purdy eut forcé le passage du gué pour nous prendre entre deux feux.

Salaberry ne soupçonna point la marche de la colonne de Purdy. Le fait est que cette tentative n'était pas croyable : les guides s'y opposaient, disant qu'il n'y avait de ce côté ni chemin ni sentier, et que les marécages paralyseraient tout mouvement un peu accéléré. L'ordre fut donné plus sévèrement et Purdy obéit. À la nuit tombante il n'avait pas fait la moitié de la route et se trouvait comme perdu dans le bois et les foudrières avec des hommes brisés de fatigues et découragés.

L'attitude de Hampton, campé du côté ouest de la coulée de Bryson, respirait une douce confiance. Les Canadiens pensaient que leurs adversaires n'étant pas tous rassemblés, attendaient l'arrière-garde pour agir.

La nuit se passa sans alerte.

BENJAMIN SULTE.



1895

Au cadran de la vie encore un an qui somme !
Dans le gouffre sans fond que l'on nomme l'Oubli
Un débris de nos jours tombe : ainsi Dieu l'ordonne ;
Son ordre est accompli.

Nous dévorons le temps et le temps nous dévore,
Poussés vers l'inconnu par une main d'acier,
Le destin nous commande : Avance, avance encore,
Sans jamais l'arrêter.

Voyez passer les ans, comme l'onde qui roule
Sur le lit émaillé du limpide ruisseau ;
Telle aussi du navire emporté sur la houle
La trace fuit sous l'eau.

Un an comme un atôme est lancé dans l'espace :
C'est un éclair qui luit et qui n'est déjà plus ;
O vaine illusion ! cherchons en vain la trace
De nos jours révolus.

C'est une goutte au sein de cette mer immense,
Où l'homme vague errant, sans cesse ballotté ;
Son ancre de salut est la sainte espérance
De son éternité.

Jeune homme plein d'espoir, et vous sexagénaire,
Dans l'arène il vous semble être encore bien distants ;
Mais quand toucherez-vous la fin de la carrière ?
Ah ! presqu'en même temps.

L'Age démolisseur frappe, fauche et décime
Rois, peuples tour-à-tour s'écroulant sous ses pas ;
Et sur cet univers, dont il fait sa victime,
Promène le trépas.

Aux mois qui ne sont plus, envolés comme un rêve,
Ma muse en bégayant dit un refrain d'adieux ;
Elle bénit la main qui, sans merci ni trêve,
Fait blanchir nos cheveux.

Et toi joyeuse enfant, à blonde chevelure,
Qui, rêvant aux cadeaux, escomptes les beaux jours,
Ne presse pas du temps la trop rapide allure,
Ne hâte pas son cours.

Que ton âme s'exhale en un fervent cantique
Vers le trône azuré du Grand Dispensateur ;
Qu'elle fasse pleuvoir du céleste portique
La paix et le bonheur !

Mais quels sont tes présents, bonne et nouvelle année ?
Lève ton voile d'or, dis nous donc tes secrets ;
Laisse tomber des fleurs sur notre destinée,
Viens combler nos souhaits !

Et moi pauvre poète, en ce jour d'allégresse,
Je chante sur ma lyre et j'implore les cieux ;
Accueillez, chers lecteurs, mille vœux que j'adresse :
Soyez, soyez heureux !

J. Mayrand

LADORATION DES MAGES

(Voir gravure)

Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de l'œuvre d'Hypolite Flandrin, à Saint-Germain-des-Prés. Personne n'ignore que ces fresques célèbres sont la plus complète manifestation du talent de ce grand peintre.

Aucun peintre moderne n'a apporté plus de noblesse, de pureté, de simplicité dans son œuvre, nul n'a mieux fait acte de chrétien convaincu qu'Hypolite Flandrin, quand il conduisait son pinceau inspiré sur ces saintes murailles.

L'espoir du bonheur immédiat est aussi irréalisable dans la vie qu'impérissable au cœur humain.—AUG. BOUGE.



UN CONTE POUR LE JOUR DES ROIS

DESSIN DE M GÉRARDIN

L'ÉTOILE

I

En ce temps-là, la triple caravane campait au cœur du désert, parmi les noirs basaltes et les granits verts qui furent la grande Palmyre. Le soleil baissait, déjà rouge, les officiers mèdes levaient leurs bâtons recourbés en crosse, pour le départ, et les chameaux, sous les cuirs peints et les bandelettes de laine, se levaient pesamment, laissant au sable l'empreinte de leurs genoux.

Au seuil des tentes, les rois attendaient, tournés vers l'orient, où, dans l'azur pareil aux turquoises mortes, allaient éclore les étoiles. Toutes les sciences humaines semblaient flotter dans leur regard, et leurs yeux étaient fixés à force de contempler les choses surnaturelles. Leurs barbes luisaient sur leur tuniques comme l'argent fluide sur l'or ; leurs lourdes robes étaient d'or, leurs mitres d'or, et dans l'or du couchant ils rêvaient, pensifs et magnifiques.

Les esclaves murmuraient :

—Où nous mène la mystérieuse volonté de de nos maîtres ? Comment irons-nous jusqu'au trépassé Hérode, à Jérusalem, si nous suivons toujours dans les ténèbres les routes incertaines du désert ? Ah ! mieux vaut marcher, ployés sous les ballots, l'ardent soleil mordant nos crânes, que d'affronter, à l'heure des lions, la magique et malfaisante nuit, évocatrice de fantômes.

—Abriman erre sur nos voies, gémissaient les Perses.

—L'odeur des fauves alourdit le vent ; les chameaux s'effrayent ; des yeux de phosphore rôdent autour de nous ; la sombre Nephtys nous tient dans sa serre, disaient tout bas les Egyptiens.

Et tous ceux de Phénicie, d'Assyrie et de Chaldée clamaient ensemble :

—Bel, Baal, Bélus, ne nous abandonne pas, ô soleil !

II

Et le soleil baissant toujours, le mage Balthazar dit :

—L'étoile va paraître.

Et Gaspard reprit :

—Vous souvient-il, ô rois ! du soir que nous la vîmes apparaître, claire et si pure, dans le firmament mystérieux, livre des destinées dont les constellations sont les resplendissantes pages ? Sur les terrasses de Ninive où furent les jardins de Sémiramis, nous interrogeons l'espace, écoutant ce que disent les nuits dans leur majesté et leur mystère... Soudain nos genoux fléchirent, et nos bras, nos faibles bras de vieillards se levèrent, saluant l'astre nouveau à sa naissance radieuse. Et tandis que l'étoile montait à l'occident, comme une grande fleur lumineuse, les colosses dont les bras nerveux étouffent des lions aux portes des temples trépassaient jusqu'à leurs entrailles de granit.

—Depuis dix minutes, reprit Melchior, aver-

tis par le même songe, nous suivons l'étoile dans sa marche vers la Palestine où le roi des Juifs,—ce roi qui doit dominer le monde,—attend les présents symboliques,—encens, or et myrrhe,—que nous déposerons à ses pieds. Et les nuits succèdent aux nuits, et les sables interminables se déroulent encore, semés de ruines et d'ossements...

—Et les aspects du déserts épouvantent les chameliers, interrompit Gaspard. L'étoile, invisible à leurs yeux, n'a pour eux ni clarté ni promesse d'espérance. O rois, mes frères, des bruits sourds de révolte montent parmi nous !

Le centenaire Balthazar hocha la tête :

—Eh ! qu'importe le murmure de l'esclave qui suit le pas de nos chameaux ? Les songes ne nous ont-ils pas parlé leur mystérieux langage ? Quand nous passons, tourmentant du doigt notre barbe blanche, graves dans nos vêtements d'or, tous les fronts ne s'inclinent-ils pas devant la sérénité de notre science et l'orgueil de notre pouvoir ?

—Ne sommes-nous pas les très sages et les très saints, les grands mages qui commandons aux forces de la nature ; les rois du surnaturel et de l'infini ! s'écria Gaspard.

—Ne sommes-nous pas les très saints et les très purs, dit le pensif Melchior, les seuls élus de l'étoile !

Ainsi parlaient les vieillards de Chaldée, appuyés sur leurs hâtons de pasteurs. Secrètement, ils méprisaient la race infime des

hommes et se complaisant en eux-mêmes, un orgueil immense entra dans leur cœur.

III

Cependant les esclaves ne se lamentaient plus dans la hâte du départ. Prenant la file derrière les chameaux, ils commencèrent, pour s'encourager, des mélodies au rythme enfantin, monotone et barbare. La nuit venait, sans crépuscule. La cendre du soir tombait sur la plaine ardente, et dans les porphyres brisés et les jaspes, des lézards gris cherchaient leurs trous. L'azur se fonça, — large turquoise devenue saphir, — et des lueurs, rares d'abord et pâles, s'y espacèrent. Puis les paillettes d'argent se mêlant de paillettes d'or, les constellations brodèrent l'horizon de leurs fleurs étincelantes. Tantôt nombreuses et pressées comme des sœurs, tantôt solitaires comme des âmes affligées, les étoiles se levaient et, d'un bout à l'autre du firmament, ruisselèrent de pierreries.

Les mages regardaient...

De blancs méharas, pliant les genoux, leur offraient en vain les selles chamarrées. En vain, les Mèdes, courbant leurs mitres, attendaient le signal du départ. Les rois étaient immobiles et pâles dans leurs barbes blanches aux régulières cannelures, frappés de folie sans doute et de stupeur. Le temps passait, et toute la nuit, sur les ruines de la ville morte, ils demeurèrent ainsi, l'épouvante emplissant leurs yeux. Toute la nuit Gaspard, Balthazar et Melchior cherchèrent l'étoile... L'étoile ne se leva pas.

IV

Quand les clameurs des esclaves saluèrent le jour, les rois rentrèrent sous leur tente.

—Il se peut, disaient-ils, que dans les régions supérieures un orage ait obscurci la radieuse face de notre guide. Calmons l'effroi de nos serviteurs ; ce soir l'étoile de la promesse brillera sans doute à l'occident.

Le soir vint et le lendemain, et sept nuits suivirent, et toujours l'astre mystérieux resta voilé. Perdus dans le désert sans routes, les mages n'osaient poursuivre leur chemin. L'eau baissait dans les outres, et les chameliers, accroupis près de leurs bêtes, pleuraient sur eux-mêmes, ayant perdu l'espoir du retour.

Or, parmi ceux qui suivaient l'escorte des mages, une femme avait marché depuis Ninive, portant un enfant dans ses bras. C'était une esclave de race juive, et ses compagnons raillaient devant elle le Dieu de ses pères avec des rires et des quolibets. Mais la servitude, qui change les hommes en bêtes de somme, n'avait avili ni son front ni son regard. Vêtue d'une tunique bleue, sa tête chaste sous un voile, elle chantait les cantiques de Salomon à sa bien-aimée, et l'enfant, bercé par les soupirs de la Sulamite, dormait blotti dans son sein brun.

Cette femme se nommait Thabar. Des Arabes l'avaient enlevée toute petite, comme elle gardait les troupeaux de son père. Elle avait oublié jusqu'au nom de son village, mais le souvenir de la patrie était dans son âme comme un parfum répandu. Le roi Melchior l'avait donnée à un homme de sa race, que la mélancolie de l'exil fit bientôt mourir, et, triste veuve, elle suivait la caravane, ignorant le but du voyage, comme la brebis ignore où la conduit le pasteur.

Elle dormait, dans sa tunique, au pied d'un mur à demi détruit, et, le soir venu, elle riait à son petit enfant, insoucieuse des étoiles.

Le septième soleil se coucha, et les mages frappaient le sol de leur tête blanche. Alors Balthazar dit :

—O Rois ! je le sens, nous avons déplu aux Puissances souveraines. C'est la fumée de nos iniquités qui s'élève entre l'étoile et nous. Et pourtant nous avons vécu graves et purs dans le mépris des richesses et des voluptés... Voyons donc si, parmi la foule qui nous suit, un juste se trouvera, digne de contempler l'étoile. Nous le saluerons quel qu'il soit, et nous en ferons notre guide en l'appelant Seigneur.

Gaspard et Melchior répondirent :

—Qu'il soit fait selon ta volonté, mage centenaire, aïeul des rois.

V

La caravane étant rassemblée, le grand mage sortit de sa tente, et tous se prosternèrent devant lui. Mais, ayant fait relever les officiers et les serviteurs, il parla dans le silence du crépuscule, et le dernier des esclaves frémit d'espoir secret, car il n'est pas d'homme qui ne se croit juste.

Le ciel étant violet sur le désert, le défilé commença.

—Ne vois-tu rien à l'occident, Pharaïm-Phalazar ? dit le mage au chef des officiers.

—Je vois Baal qui descend dans son lit de pourpre gardé par des dragons d'or, répondit l'Assyrien.

Le roi continua l'interrogatoire, et tous les officiers parlèrent comme Pharaïm-Phalazar.

—Comment trouver un juste parmi ces hommes de guerre et de sang ? dit le mage en soupirant. Interrogeons les chameliers. Les longs voyages solitaires rendent l'âme méditative.

Les chameliers ne virent que la nuit commençante et le profil noir des ruines à l'horizon. Et l'âme de Balthazar devint triste quand les esclaves s'avancèrent.

—Qui donc est plus juste que nous et plus pur dans le rebut des peuples ?...

Egyptiens aux torsos de cuivre sous les stries multicolores du pagne étroit, Ethiopiens crépus, esclaves de l'Asie Mineure, ils nommaient les premières constellations du soir ; mais nul n'ayant aperçu l'astre désiré, la caravane perdue jeta un grand cri d'épouvante.

VI

Cependant, devant la tente où rêvaient les mages sombres, une femme apparut qui tenait un enfant endormi. Ses cheveux noirs débordaient son voile, et le cuivre de ses pendants d'oreilles, battant ses épaules, luisait et bruissait à chaque pas. De l'enfant, on ne voyait qu'une petite main brune, et la chevelure presque blonde encore et vaguement rousse comme les feuilles du maïs presque mûr.

—Qui que tu sois, ô femme, dit Balthazar, regarde à l'occident et dis-nous si tu vois l'étoile...

La Juive leva son front pensif :

—Maître, le ciel est toujours le même et je n'aperçois que les astres accoutumés. Cependant, la première nuit du voyage, m'étant assise contre ta tente, — ne t'irrite pas, ô seigneur très clément, — je jouais avec ce petit que je porte et qui balbutie déjà sa pensée. Il a cinq ans, seigneur, mais on dirait que son esprit devance son âge, tant il s'intéresse à toute chose. Or, les astres s'étant levés, je lui montrai les étoiles familières aux pères, — sache, ô roi ! que j'ai gardé les troupeaux dans mon enfance avec des pères chaldéens, — je les nommais par leur nom, l'une après l'autre, et l'innocent avec moi... Et voilà qu'il se prit à dire : " Et celle-là, ma mère, comment s'appelle-t-elle, la grande étoile claire qui marche devant nous et qui semble la reine de toutes les autres ? " Ses yeux fixaient un point du ciel qui me parut noir et vide ; aussi riais-je de

son illusion. La nuit suivante, il parlait encore de cette étoile, et depuis, chaque nuit, il la voyait ou croyait la voir, large, disait-il, brillante, marchant vers l'occident du désert.

Comme Thamar parlait, l'enfant s'éveilla, et les mages approchant, il sourit aux mitres d'or aux barbes blanches.

—Mère, dit-il naïvement à la Juive, est-ce qu'elle est revenue ce soir ?

Thamar l'ayant soulevé entre ses bras, dans sa nudité innocente, il tendit les mains vers l'immense azur constellé :

—Oh ! s'écria-t-il, elle est encore là, la grande étoile ! Les autres sont toutes pâles à côté d'elle et jalouses, oui, honteuses de se montrer. Et la belle, la brillante me regarde doucement ; elle nous fait signe d'aller vers elle, là-bas, tout au bout du ciel.

Gaspard, Balthazar et Melchior, entendant ces paroles, tombèrent à genoux devant le fils de l'esclave. Ils le saluèrent du nom de seigneur, ordonnant qu'il fût vêtu de pourpre avec sa mère et traité désormais comme leur propre fils. Puis, ayant connu leur faute, ils s'humilièrent, prosternés dans leurs robes d'or, les pleurs de leurs yeux mouillant le sable.

—Qui donc est pur devant toi, Dieu inconnu ? disaient-ils.

Et une voix aérienne qui passa dans leur répliqua : " L'enfance."

On entendit comme un bruit d'ailes s'éloignant dans la nuit, et quand Gaspard, Balthazar et Melchior relevèrent la tête, ils virent l'étoile qui leur souriait...

GILBERT DORÉ.

HOMMES ET FEMMES

Les hommes qui se marient n'étant plus très jeunes se marient pour sortir de la vie et de l'amour. Les femmes, pour entrer dans la vie et l'amour. Les hommes, carguent leurs voiles ; les femmes étendent et livrent les leurs à la brise.

* * *

Les hommes très jeunes aiment une femme parce qu'elle est une femme ; le sexe représente pour eux tous les charmes, toutes les qualités ; en amour, ils fournissent tout. Ils ne demandent qu'un prétexte pour aimer ; mais il vient un âge où on ne se contente pas d'un prétexte, on veut des raisons et de très bonnes raisons.

* * *

La femme qui a beaucoup des besoins et des habitudes ou des désirs de luxe ne peut plus choisir son mari entre les plus spirituels, les plus braves, les plus amoureux, les plus nobles, les plus honnêtes : il faut qu'elle le cherche entre les plus riches.

* * *

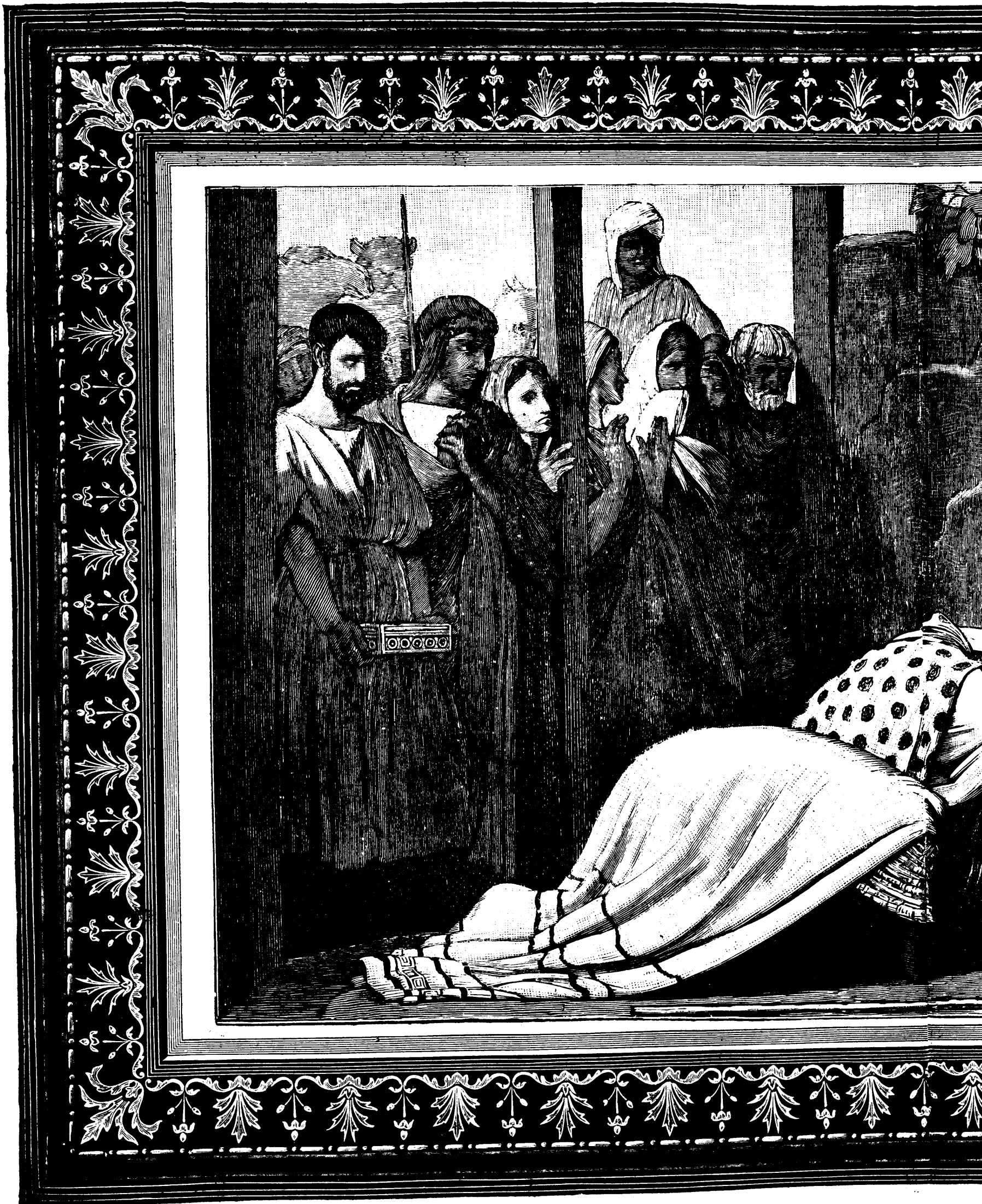
Quelques femmes, — en petit nombre, — savent ce que c'est que la prétendue audace des hommes ; quand elles étalent leurs grandes terreurs, nous pourrions bien leur dire ce qu'un chasseur, — je crois que c'est moi, — disait à une compagnie de perdreaux qui s'envolaient bruyamment : " Ne vous envollez pas, j'ai bien plus peur que vous."

* * *

Il n'y a guère de femmes qui, en allant au théâtre, n'espèrent un peu être le spectacle.

ALPHONSE KARR.

Au milieu des luttes pour les intérêts populaires et en faveur d'un gouvernement honnête, je suis toujours surpris de l'indifférence dont fait preuve la population anglaise. — HONORÉ MERCIER.



L'ADORATION D



“ SANTA CLAUS, ” DES ENFANTS

Quand ont frappé les douze coups
De minuit à tous les coucoucs,
Vers le palais et la chaumière
Où des enfants sont, les yeux clos,
Furtivement la Santa Claus
Blanche de neige s'achemine.

La Santa Claus a des joujoux,
Des chiens, des coqs, des sapajoux,
Des chariots de plomb très gentils,
Avec des chevaux tout petits,
Et pour les filles, des poupées.

Or, quand le silence est profond,
Quand la dernière cendre au foyeu
De l'âtre se meurt noire et froide
Quand les enfants bien sagement
Dorment et rêvent en dormant,
Les poings sur les yeux, le corps roide.

Alors, en son long manteau blanc,
La Santa Claus s'en va, frôlant
Les meubles, vers la cheminée
Où pendent les paires de bas
Qu'il remplit du haut jusqu'en bas,
Sa bonne face illumine.

C'était ma croyance. En croissant
J'ai perdu ce rêve innocent,
Avant ma quatorzième année
Ce beau rêve s'évanouit
Du vieux Santa Claus inouï...
Mais, votre heure n'est pas sonnée.

Bah ! Santa Claus peut-il savoir
Ce que chacun brûle d'avoir ?
C'est merveilleux, c'est trop étrange
Et celui qui, mes bons amis,
Vient quand vous êtes endormis
Doit être à tout le moins un ange.

Si vous pouviez vous réveiller,
Et, le coude sur l'oreiller,
Appliquer la joue aux tentures,
Vous seriez grandement surpris
D'ouïr, sinon de voir deux esprits
Au lieu d'un comme en les peintures !

L'un est barbu, grand et nerveux,
L'autre svelte avec des cheveux
Ebouriffés sur ses épaules,
Cela répond-il au portrait
Du vieux Santa Claus en bérêt
Tout blanc de la neige des pôles ?

N'allez plus croire à Santa Claus
Qui passe, lorsque tout est clos,
Par les tuyaux de cheminée ;
J'ai vu pendant votre sommeil
Cet ange blanc au front vermeil
Et dont la face est lumineuse.

Ne croyez plus à ce vieux nain
En capuchon comme un nommain
Et qui sourit d'un air étrange.
Les “ Santa Claus ” sont vos papas,
Et, pourquoi ne sauriez-vous pas ?
Votre mère elle-même est l'ange.

Albert Ferland

LE NOM DU DIABLE DANS LES CONVERSATIONS



ARMI les mots malsonnants que nous avons l'habitude de jeter dans nos discours il en est un dont nous devrions nous garder particulièrement ; ce mot, sept fois détestable selon moi, est le nom du diable.

Je surprendrai peut-être beaucoup de gens, surtout parmi ceux qui prononcent si légèrement le nom du diable à tout propos, en disant qu'il est grossier, inconvenant et même honteux en certains cas de répéter ce mot inutilement comme on a la triste coutume de le faire.

Les raisons que nous avons de l'éviter avec soin sont nombreuses. Je me permettrai de vous en faire remarquer quelques-unes.

D'abord le nom du diable est malsonnant le plus souvent, et je ne vois pas comment un homme poli et quelque peu éduqué trouve agréable de l'employer comme interjection. Par exemple il me semble que l'on pourrait bien apprendre à son voisin l'intensité du froid sans lui casser le tympan d'un “ diable ! le temps est dur ”, ou encore en parlant d'un homme spirituel, fin ou ingénieux ne pourrait-on pas exprimer l'étonnement et l'admiration que l'on éprouve sans dire : “ Diable ! quel homme ! ” ou “ quel diable d'homme ! ”

De telles phrases sont d'un mauvais goût. Le nom du diable est inconvenant parfois, et je trouve passablement grossier, indélicat, celui qui constate la présence d'un ami en disant : “ Te voilà, bon diable ! ”

Que penser de celui qui s'approchant de table, au lieu de bénir Dieu, nous dit qu'il a une faim de diable, ou de celui qui s'impatientant au sujet d'une bagatelle, d'un rien, souhaite que le diable l'emporte. Par malheur aurait-on le goût assez faux pour trouver cela de bon aloi, et le sens moral assez perverti pour trouver cela édifiant ?

Que dire d'un savant qui vous proposant un problème s'empresse de vous dire avec fierté : “ Je me donne au diable si vous trouvez cela, ” ou d'un avocat qui dans l'embrouillement d'une affaire vous apprend que le diable s'en mêle, ou d'un joueur qui perdant son argent au jeu vous crie qu'il est à tous les diables ?

Quelles expressions ! Comme une oreille délicate doit souffrir à l'audition d'un tel langage !

Ce n'est pas tout : ces expressions sont mauvaises, mais il y a pis.

Assez indifféremment on pourrait peut-être entendre dire que Pierre, écrivain médiocre, n'est pas le diable, que Jean travaille comme le valet du diable, que Paul est un grand diable, que Simon est un bon diable, que Jacques a une force de diable, un esprit de diable, mais peut-on, sans être indigné, entendre un père dire à ses enfants : “ Venez ici petits diables ! ou laissez-moi tranquille, allez au diable. ”

Pour qualifier un tel langage dans la bouche d'un père chrétien je n'ai qu'un mot, c'est odieux !

Comme on le voit lorsque nous prenons l'habitude de prononcer vainement le nom du diable il nous arrive souvent de dire non seulement des paroles malsonnantes et inconvenantes mais aussi des choses vilaines, ignobles et odieuses.

Gardons-nous donc de jurer ; oui, pères chrétiens n'envoyez plus vos enfants à Satan, car le Christ les a rachetés au prix de son sang divin et si vous les traitez ainsi le Christ qui doit être un jour le Vengeur éternel vous traitera de même.

Vous, mères chrétiennes, gardez-vous je vous en supplie, de qualifier de démons ou de diables vos beaux petits enfants blonds qui sont peut-être tapageurs, mais dont les jeux sont véritablement innocents. Songez qu'ils sont les héritiers de votre sang ; souvenez-vous qu'un jour le Seigneur a dit cette profonde et douce parole qui doit tant réjouir l'enfance : “ Laissez venir à moi les petits, le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. ” (Saint Math.)

Nous tous, chrétiens, ne jurons point, craignons de nous mal servir de notre langue, car, comme l'a dit un sage de l'antiquité, la langue peut être ce qu'il y a de meilleur ou de pire.

La parole, don du Créateur, nous élève au-dessus de l'animal ; soyons donc fiers d'avoir la parole et surtout soyons en dignes.

ALBERT FERLAND.

UN PETIT JÉSUS

— Oh ! maman que je suis contente, disait Mignonne, en sautillant, je viens de voir la crèche, avec ma bonne... oh ! que je suis contente, le petit Jésus est si joli qu'on voudrait, toujours ! demeurer auprès de lui.

Mais, petite mère, pourquoi est-il donc ainsi tout nu ? Cela fait froid rien que de le regarder ; j'avais presque envie de lui donner mon manteau.

— Mais, Mignonne, tu connais bien l'histoire du bon Jésus ? Ne sais-tu pas qu'il est né dans une crèche et que la Sainte-Vierge était si pauvre qu'elle n'avait pas même un lange pour le couvrir...

— Oui, oui, et l'âne et le bœuf soufflaient dessus pour le réchauffer ; je sais cela... Pourtant, je trouve bien drôle que Jésus, à qui tout appartient, reste ainsi tout nu.

— Fillette, le bon Jésus a voulu naître dans la misère et souffrir pour nous apprendre qu'il faut aimer les pauvres et les secourir autant que nous le pouvons. Tu avais froid, disais-tu, rien qu'en regardant le petit Jésus exposé tout nu dans une crèche, que serait-ce donc si tu voyais les pauvres enfants qui n'ont qu'un lambeau pour les couvrir et qui meurent de froid et de faim ?

Mignonne resta, un moment, pensive :

“ J'en connais trois, dit-elle enfin, les petits du cinquième. Le garçon a des souliers qui baillent par devant et les filles ont des robes déchirées et pas de poupées... Il faut leur donner... Mais il n'y a que les papas, les mamans, les grand-pères, les oncles qui peuvent faire la charité ; les enfants ne peuvent pas puisqu'ils n'ont rien... ”

— Les enfants ont toujours leurs jouets, leurs gâteaux, mille friandises... et, fillette, quand on donne aux pauvres, on ressemble au petit Jésus. ”

L'entrée de Bijou, le petit chien blanc, interrompit la conversation, et Mignonne sembla bientôt avoir oublié la crèche et les conseils de sa mère.

Pendant la semaine qui suivit elle fut d'une sagesse exemplaire : seulement—chose étrange dans une petite personne aussi remuante—elle était devenue calme et posée et semblait, par moments, livrée à une douce rêverie. Son gracieux visage, ordinairement mutin, prenait parfois une expression réfléchie vraiment adorable.—A vrai dire, personne ne faisait grande attention à ce changement d'humeur. Le premier de l'an approchait et la perspective des cadeaux et jouets de toute sorte expliquait suffisamment les préoccupations de la fillette.

Enfin, le grand jour est arrivé ! Mignonne, qui a pieusement assisté à la messe, vient souhaiter la bonne année à ses parents. Le froid vif et piquant, ce matin-là, a fardé ses joues de jolies couleurs roses et, avec son manteau bordé de cygne, son minois éveillé enfoui dans la capote grennaway, elle ressemble à un petit oiseau dans un nid de fourrures. Maintenant, les mains tendues, les yeux brillants de joie, elle reçoit les cadeaux espérés : une belle poupée, un album d'images, un gros sac de bonbons, et, dans un joli porte-monnaie en cuir de Russie à son chiffre, un beau louis tout neuf, bien reluisant. Quelles gambades et quels cris de bonheur !

“ Oh ! maman, tout cela est à moi, bien à moi ?... tout ce que j'ai aujourd'hui ?... Les cadeaux, ma robe, mon manteau... tout... tout ?... ”

— Oui, Mignonne, répondait la mère, un peu surprise d'un tel enthousiasme ; oui, tout est bien à toi. Tu as été sage et nous te remercions.

La fillette embrassa, follement, sa poupée ; puis s'asseyant sur un tabouret elle se mit à feuilleter le livre d'images. Sa mère, la voyant ainsi absorbée, sortit bientôt de l'appartement.

Alors la petite fille se leva, réunit dans ses bras tous les cadeaux reçus et, marchant sur la pointe des pieds, elle gagna la porte de sortie. Après bien des efforts, elle réussit à l'ouvrir et passant sa blonde tête dans l'entrebâillement :

" Pst ! pst ! " fit-elle.

Un petit garçon d'une dizaine d'années, qui semblait attendre sur le palier, s'avança aussitôt :

" Tiens, dit la fillette à voix basse, voilà ce que je t'ai promis : un album pour toi, un porte-monnaie pour ta mère, une poupée pour ta petite sœur et un gros sac de bonbons pour tous... Ils sont très bons, va !... " Et Mignonne, glissant sa main dans le sac, y puisa une grosse praline, la regarda d'un œil d'envie, puis l'enfonçant d'un geste vif dans la bouche du petit garçon et poussant un soupir de regret :

" Tiens, prends-les vite, vite, ils sont pour toi... Pour ta grande sœur, celle qui est de ma taille ?... Il faut que tu descendes dans la cour tu te mettras sous la fenêtre de ma chambre, tu sais ? et puis tu attendras."

Et Mignonne, rentrant précipitamment dans l'appartement, courut jusqu'à sa chambre dont elle referma la porte.

Alors, avec une activité fébrile, elle se dépouilla de ses vêtements : robe, chemise, souliers, bas... tout y passa. Puis roulant le tout en un paquet, et faisant glisser le guichet de la porte-fenêtre donnant sur la cour, elle le lança au petit garçon qui attendait.

Le froid était glacial, et Mignonne aurait bien voulu revêtir d'autres vêtements ; mais les tiroirs étaient difficiles à ouvrir, il aurait fallu appeler à l'aide, et la blonde enfant, troublée par l'acte qu'elle venait de commettre, n'en eut pas le courage. Elle enroula, autour de son corps, les longs plis du rideau et pieds nus sur le sol glacé, elle entendit.

Au bout d'un quart d'heure, la mère, étonnée de cette immobilité et de ce silence, entr'ouvrit la porte :

" Mignonne," appela-t-elle.

" Maman, je suis là."

Et le rideau retombant laissa voir, d'abord, un joli visage à l'expression heureuse et honteuse à la fois, puis un petit corps nu grelottant et violacé par le froid :

" Malheureuse enfant ! s'exclama la jeune femme en la saisissant dans ses bras, qui t'a donc mis dans cet état ? Toute nue par un froid pareil !!! "

Alors la fillette se blottissant contre la poitrine de sa mère et nouant les bras autour de son cou :

" Mère, dit-elle doucement, ne grondez pas... c'est moi, maintenant, qui suis le petit Jésus... j'ai tout donné aux pauvres."

L'ART DE SE FAIRE AIMER

Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié ; et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on ne le connaît pas et qu'ordinairement on en juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables ? Rien n'est plus facile que de les découvrir.

Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage, un corps bien droit et bien

formé, de la qualité, des richesses, ni même de la vertu ; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion ! Quoi donc ? C'est de paraître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare, si celui qui a de l'esprit est superbe, si celui qui a de la qualité est fier et brutal, si celui là même qui a de la vertu et du mérite prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelques estimables qu'elles soient, ne rendront pas aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux : celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paraît tel.

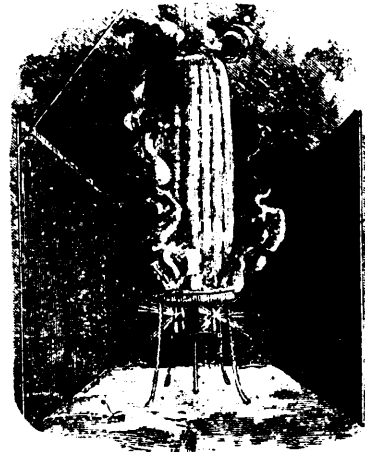
Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde, et le savant qui fait parade de sa science s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer et qui ont bien de l'esprit en doivent faire part aux autres.

Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu, mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ; de sorte que chacun s'en trouve éclairé sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités : en effet, il reproche ses faveurs à celui à qui il est fait, par la confusion dont il le couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité, seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère : car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre.

FAITS SCIENTIFIQUES

LA FEMME BRULÉE VIVE.—Il y a deux ou trois ans, on donnait, à New-York, un spectacle qui émotionnait vivement les cœurs sensibles. Un prestidigitateur,—pardon, un illusionniste ! —brûlait, tous les soirs, une jeune personne, pour la plus grande satisfaction du public. Au lever du rideau, partie de la scène était occupée par des paravents formant une sorte d'alcôve ; dans l'espace circonscrit, en voyait une table légère montée sur cinq pieds ; pour éviter toute supercherie, celui du centre portait une guirlande à quatre bras, les bougies allumées éclairaient le dessous du meuble. Debout

jeune fille ; c'était un linceul d'amiante comme ceux que l'on propose aux personnes qui aiment à se faire incinérer. Tout étant ainsi disposé, le prestidigitateur,—pardon, l'illusionniste !—tirait un coup de pistolet vers la table ; la bourre enflammait sans doute les vêtements de la prisonnière, car aussitôt les flammes, la fumée s'échappaient de toutes les parties de l'enveloppe



PENDANT

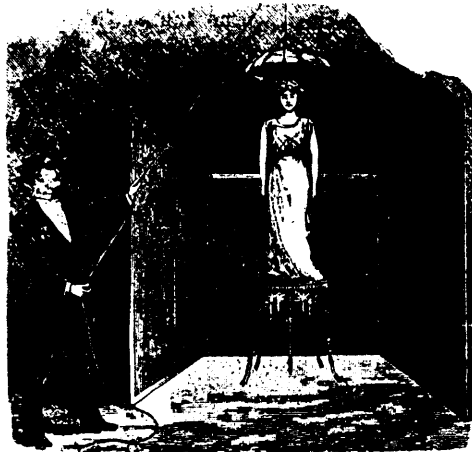
Après quelques minutes d'angoisses, on relevait le fourreau et il ne restait sur la table que quelques ossements carbonisés et une tête de mort : la jeune fille était partie en fumée



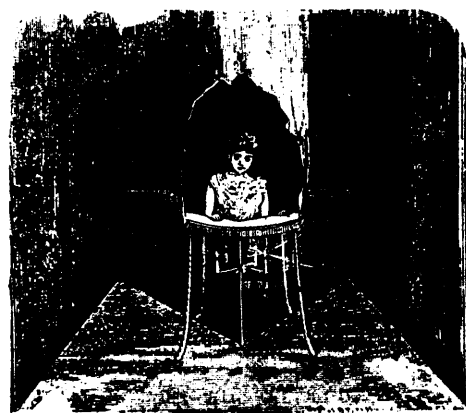
APRÈS

Même aux Etats-Unis, où l'on ne recule devant rien, il est assez difficile de trouver, chaque soir, une jeune femme qui consente à être rôtie ; on avait donc dû tourner la difficulté. Par le fait, avec une mise en scène un peu plus compliquée, l'artiste américain avait rajouté l'illusion du décapité parlant. Deux miroirs à angles droits venant se rencontrer au pied central de la table,

en reproduisant la partie antérieure, doublaient les deux bougies et, réfléchissant les parois, complétaient, pour les spectateurs, le fond de l'alcôve ; en même temps, ils laissaient, entre eux, passage à la victime qui s'empresait de disparaître aussitôt le voile abaissé ; il lui restait à disposer sur la table les débris de son squelette, à y ajouter quelques matières inflammables et à refermer la trappe après avoir allumé son bûcher.



AVANT



LE TRUC

sur cette table se tenait la victime et, suspendu au-dessus d'elle, on voyait un fourreau d'étoffe destiné à la recouvrir.

Le barnum, après avoir fait constater la situation, descendait le voile qui enveloppait la

Tout le talent du prestidigitateur s'y bornait à ne pas trop s'avancer dans l'enceinte, pour ne pas montrer dans les glaces une image malheureuse de ses propres jambes : de là son action à distance, avec un pistolet, quand une allumette eût été plus pratique.



Le carnaval à Ottawa aura lieu du 21 au 26 janvier.

* * *

Lord Brassey dit que le Canada devrait avoir des représentants à la Chambre des lords, en Angleterre.

* * *

Les comtes romains du monde entier ont fait chanter une messe de requiem pour M. Mercier, à l'église St-Joseph de la Bonne Mort, au Forum Romuum, à Rome.

* * *

François II, le dernier roi de Naples et des deux Siciles, vient de mourir à Arco à l'âge de cinquante-huit ans. François I ne régnait plus depuis vingt-trois ans et avait trouvé un asile en Autriche.

* * *

Le cabinet canadien compte 15 ministres. La France en a dix ; l'Italie, onze ; neuf en Espagne ; douze en Allemagne ; huit aux Etats-Unis ; douze en Russie ; douze au Japon ; 17 dans la Grande Bretagne.

* * *

M. Emile Zola se console, par des bons mots, de son quinzième échec académique.

— Cela prouve une fois de plus, dit-il, qu'il n'y a pas, dans la langue française, deux expressions qui soient réellement synonymes. Ainsi, tenez, l'Académie m'envoie tout le temps promener et je préférerais qu'elle m'envoyât asseoir.

* * *

Les journaux russes rapportent que le tsar Alexandre III a laissé à la princesse de Galles, comme marque d'affection, une somme de 250,000 francs. Il a légué à l'impératrice douairière un revenu de 2,500,000 francs par an, et la jouissance à vie d'un palais à Saint-Petersbourg, d'une terre domaniale et de la villa où il est mort. La grande-duchesse Olga recevra une rente d'un million à dater du jour de sa majorité.

* * *

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur annonçant que LE MONDE ILLUSTRÉ a pris des mesures spéciales pour faire prendre, à Halifax, des vues photographiques des cérémonies funèbres, qui auront lieu prochainement en cette ville, à l'occasion des funérailles de sir John Thompson.

M. Jules Lanos, notre correspondant bien connu, nous a également promis de nous envoyer des notes prises sur les lieux mêmes, pour compléter cette publication.

UN TRINEAU ATTAQUÉ PAR LES LOUPS

(Voir gravure)

On signale, de divers pays de l'Europe, l'apparition de bandes de loups ; mais que sont ces invasions de carnassiers, aux environs de certains villages, en comparaison de celles qui, chaque hiver, sont constatées en Russie ?

Là-bas, la fureur famélique des loups est devenue effrayante.

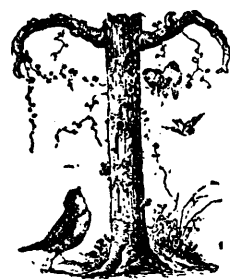
Dans le gouvernement de Nowgorod, la ville de Tikhrine est bloquée par d'immenses troupes de ces fauves qui font des incursions jusqu'au

cœur de la cité et enlèvent le petit bétail, les chiens, et même les enfants. Aucun habitant de Tikhrine n'ose sortir qu'armé jusqu'aux dents. Le gouvernement impérial a décidé qu'un bataillon d'infanterie, une compagnie de Cosaques et trois cents chasseurs procéderaient à une battue sérieuse contre ces carnassiers envahisseurs.

Notre gravure de première page représente une scène peu rare en Russie : celle d'un traineau attaqué par les loups. Ce n'est qu'à grand-peine que les chevaux, dans leur galop furieux, peuvent avoir raison de ces bêtes. Et si les voyageurs ne sont pas armés, s'ils ne peuvent, en abattant quelques-uns des loups, arrêter l'élan furieux des autres, c'en est fait souvent de leur existence.

Il y a deux ou trois ans, on a cité un cas véritablement horrible. C'est celui d'un homme se rendant en traineau, avec sa femme et deux de ses enfants, à Odessa. En route, il fut attaqué par les loups. La poursuite de ces animaux devint tellement acharnée que, pour les satisfaire, le père résolut de leur donner un de ses enfants en pâture. Cet effroyable sacrifice eut pour résultat, en effet, d'arrêter un instant l'attaque des loups ; mais, bientôt, ils reparurent, aussi menaçants que tout-à-l'heure. Le père allait leur jeter son second enfant, quand sa femme, terrifiée, descendit elle-même du traineau et se fit dévorer par les fauves. A l'arrivée à Odessa, le père était fou, l'enfant à demi mort de frayeur.

LA MERVEILLEUSE MÉMOIRE DE PIE IX



Pour ceux qui ont eu l'honneur d'approcher de l'auguste Pie IX ont été émerveillés de la mémoire vraiment prodigieuse dont la Providence avait doué ce vénérable Pontife. La multiplicité des affaires dont il était accablé, les événements si graves accomplis sous son règne, son âge avancé, rien n'a pu altérer cette faculté si précieuse dans la haute position qu'il occupait. Le pape connaissait à fond les choses et les hauts personnages de son époque ; son esprit toujours lucide lui permettait de qualifier comme il le fallait les démarches des pharisiens et les propositions astucieuses des diplomates de l'école de Machiavel. On a dit avec raison que cette mémoire qui permettait au saint Père de reprendre, après vingt-cinq ans, une conversation au point où il l'avait laissée, tenait du prodige. On ne s'est pas trompé : une correspondance de Rome nous donne le secret de cette merveille.

Pie IX avait nommé dernièrement un grand nombre d'évêques, en Italie, à des sièges vacants depuis longtemps. Le choix de ces prélats, fait en dehors de toute influence gouvernementale, a été l'occasion de plusieurs traits bien édifiants, nous citons celui qui se rapporte à notre sujet.

Une lettre de Rome venait chercher un moine dans l'obscurité où il aimait à se faire oublier, entre les murs d'un cloître, à peu de distance de Florence. La lettre contenait la nomination à un évêché. Grande terreur de la part du religieux qui, se croyant indigne, commence une neuvaine à la sainte Vierge, pour qu'elle éloigne de lui un bonheur qu'il ne mérite point, et envoie immédiatement au Vatican une lettre d'excuses, mais finissant par un refus très net et bien précis. La lettre n'obtient pas une réponse favorable : le

Pape persiste. Le religieux se présente à l'archevêché : l'archevêque est dans les mêmes sentiments que le Pape et ne consent point.

Le religieux part, va à Rome, se jette aux pieds de Pie IX, il le supplie, les larmes aux yeux, de ne pas lui imposer un fardeau au-dessus de ses forces. Le Pape répond que lui seul est juge des forces du nouvel évêque, et qu'il ne consent pas à ouvrir une discussion à ce sujet. Le religieux insiste cependant et, à bout d'arguments, il fait valoir qu'il a presque perdu la mémoire.

— Eh bien ! répond le Pape, vous voyez bien que je ne vous nomme point à une place de professeur de métaphysique : c'est un désagrément, j'en conviens, mais qui ne peut nuire sérieusement à l'exercice des fonctions d'un évêque. Savez-vous ce qui vous arrive ? C'est qu'après votre mort on ne pourra pas dire de vous : " Un tel, évêque d'heureuse mémoire, et c'est un très petit inconvénient."

Le digne moine n'osait pas répondre, mais il demeurait en proie au plus profond chagrin. Le Pape eut pitié de son état et, changeant de ton, il reprit :

— Tenez, moi qui vous parle, j'ai craint un jour aussi de perdre la mémoire ; j'ai eu recours à un remède qui ne m'a pas trompé : c'est de dire tous les jours un *De profundis* pour les âmes du purgatoire, dans le but spécial de la conservation de cette faculté. Usez de cette recette et n'insistez plus pour désobéir à la volonté de celui qui vous bénit, vous et le peuple de votre diocèse.

J.-E. R.

Ottawa, 1894.

JEUX ET RECREATIONS

Solution de la partie de dominos.—Jean avait dans la main : le double-cinq, le six-blanc, le cinq-deux, le quatre-blanc, le cinq-blanc, le trois-blanc et le blanc as.

Joseph avait dans la main : le cinq-six, le deux-blanc, le cinq-quatre le double-blanc, le cinq-trois, le cinq-as et le trois-deux.

J'an pose le double-cinq, Pierre et Paul boudent, Joseph pose le cinq-six, Jean pose le six-blanc, et la partie continue dans l'ordre indiqué ci-dessus par les dominos en main. Pierre et Paul boudent toujours, Joseph les invite après avoir posé cinq dominos ; enfin, Jean fait domino avec le blanc-as et Joseph reste avec le cinq-as et le trois-deux dans les mains.

Il n'y a eu que douze dominos posés et Jean marque 102 points.

NOTA : On peut marquer 120 points à ce jeu, mais pour cela il faut poser 13 dominos ; la partie ci-dessus est celle où il y a le moins de dominos posés, sans boucher le jeu, tous les dominos ayant été pris.

Leçon de cosmographie à Bébé.

— Dis-moi chéri ! sais-tu pourquoi les jours diminuent de plus en plus vers la fin de l'année ?

Bébé, sans hésiter :

— Oui, petit père : c'est pour faire arriver plus vite les étrennes.

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, nous prions nos lecteurs de ne pas oublier d'aller faire visite à la librairie G.-A. & W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, afin d'acheter leurs cadeaux. Ils y trouveront un choix considérable d'articles propres à être donnés en étrennes. Comme par le passé, ils seront les bienvenus.

CHOSSES ET AUTRES

—On estime que le mont Etna a vomé environ neuf fois son volume de cendre et de lave.

—Il y a maintenant 50,000 espèces de plantes connues et classifiées.

—L'homme est un composé de quarante-cinq livres de carbone et de nitrogène mêlés à cinq seaux d'eau.

—Le premier "cent" américain a été frappé et mis en circulation il y a 101 ans, en 1793.

—Il y a 125 personnes à New-York, qui possèdent plus de quatre millions de dollars chacune.

—La récolte des pommes aux Etats-Unis est estimée à 45,000,000 de barils. Il en sera exporté probablement de 500,000 à 700,000 barils.

—Le gouvernement chinois fait payer une patente (licence) aux mendiants et indique à chacun le quartier où il pourra exercer sa profession.

—Jusqu'à ce jour, la meilleure définition du bicyclette a été donnée par un paysan chinois. "C'est, a-t-il dit, à ses voisins un petit mulet que l'on conduit par les oreilles et que l'on fait marcher en lui donnant des coups de pieds dans le ventre."

—Le personnel des chemins de fer de la Hollande est si prudent qu'il n'y a en moyenne qu'une personne de tuée par an.

—Vienne, la capitale de l'Autriche, aura bientôt un chemin de fer élevé, sur lequel les wagons seront suspendus aux rails au lieu de courir sur la voie.

Le fusil Craig-Jorgensen, qui vient d'être adopté pour l'armée des Etats-Unis, est probablement le plus long fusil qu'il y ait dans les armées du monde.

HOROSCOPES.—Les personnes qui naissent dans le mois de janvier, sont d'une constitution faible mais vivent longtemps ; elles sont industrieuses et réussissent dans toutes leurs entreprises. Les filles sont d'une forte constitution, bonnes et aimables.

L'administration du Théâtre Royal doit être félicitée de nous donner la primeur de *Captain's Mare*. C'est une pièce à fortes situations dramatiques qui est relevée d'incidents comiques de bon goût. Les journaux américains font beaucoup d'éloges de la compagnie.

~ MUSIQUE ~

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS POUR PIANO

- Eilenberg : *Un doux rêve*, valse..... 75c
- Rousseau : *Leonita*, valse..... 50c
- Thompson : *D. K. E.*, valse..... 50c
- Schmoll : *Pluie d'étincelles*, mor. de sal. 75c
- D'Orso : *Retraite aux flambeaux*, ma. mil. 60c
- Lebrier : *Les mystérieuses*, gavotte..... 50c
- D'Orso : *R. maye d'oiseaux*, mor. de sal. 60c
- Lebrier : *Bonheur éphémère*, gavotte... 60c
- Parès : *Ninon*, gavotte..... 60c
- Bachmann : *Chanson du bon vieux temps* 60c
- Dreyschock : *Gavotte en fa*..... 50c
- Bachmann : *Refrain du printemps*..... 50c

NOUVELLES ROMANCES

- Dreyschock : *Chant espagnol*..... 40c
- Gilis : *Soirée sous bois*, valse chantée... 60c
- Gedfrey : *Printemps et roses*, val. chant... 60c
- Hilmond : *Allons parmi les roses*..... 40c
- Kowalski : *Perle de rosée*, valse chantée... 75c
- Lacombe : *Chanson de la brise*..... 25c
- De Mol : *Chanson du printemps*..... 25c
- Chondens : *Aimer c'est vivre*..... 50c
- Rupès : *Parle-moi d'amour*..... 35c
- Bemberg : *Aime-moi*..... 50c
- Chaminade : *Tes doux baisers*..... 35c

THIBAUT & SMITH
1687, RUE NOTRE-DAME

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Châtelain, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnent

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille
d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer."—Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD
MONTREAL

VIENT DE PARAITRE

LE ROMAN DUNE

JEUNE FILLE PAUVRE
PAR ELISA GAY

Cette histoire, dont le titre rappelle celui du "Roman d'un jeune homme pauvre," de la plume de M. Octave Feuillet, présente les situations les plus émouvantes et la morale la plus irréprochable.

La pure et calme figure de Fernande domine toutes les autres ; elle présente la lutte contre le malheur, sans aucune faiblesse, et l'énergie du dévouement qui ne veut rien écouter en dehors du devoir et de la vertu.

Que de jeunes filles reconnaîtront là les dangers qu'elles ont courus ! Puissent-elles y puiser les enseignements et le courage nécessaires pour triompher, dans la dignité de la pauvreté, non-seulement de l'orgueil de la naissance, mais de la haine jalouse et de toutes les humiliations imméritées. Dans le roman d'une JEUNE FILLE PAUVRE.

Mlle Gay ne se contente pas de récits et de tableaux ; elle interroge les sentiments du cœur et peint avec un vrai talent les caractères de ses personnages, non moins que les les péripéties qui les mettent en scène.

Ce volume est en vente au complet pour 10 centins dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs.

LEPROHON & LEPROHON

25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

Agent pour Québec : J. E. Turgeon, 64, rue Saint-Joseph ;
Ottawa, Lasalle & Gravel, 63½ rue Rideau.

A CEUX QUI DISENT

— QUE LA —

DYSPEPSIE

NE SE GUÉRIT PAS

LISEZ CE CI : — Je soussigné, certifie avoir souffert de dyspepsie pendant dix ans. Dire combien j'étais malheureux ! Personne ne peut s'en faire une idée. Non-seulement je souffrais de difficulté dans ma digestion, mais encore la constipation se mit de la partie, accompagnée de vomissements, vents sur l'estomac et dans les intestins, et inflammation des rognons. Je devins tellement nerveux que je ne pouvais m'éloigner de la maison de deux arpents. Je pensais mourir à tout moment. La nuit il m'était impossible de dormir, tant mes nerfs étaient agités. Pour toute nourriture, je ne prenais que du pain grillé et un peu de thé. Inutile de dire que j'affaiblissais à vue d'œil. Après avoir pris des centaines de remèdes, qui tous me mettaient pire, j'allais toujours en diminuant lorsqu'une personne me déclara avoir été guérie presque miraculeusement par les célèbres remèdes de M. Z. Brabant, herboriste. Je me mis de suite sous ses soins et, grâce à son traitement habile, je fus radicalement guéri en trois mois.

Je lui donne ce certificat en témoignage de la reconnaissance que je lui dois.

(Signé) S. CHARLES GAULIN,
Marchand, 270, rue Chateauguay,
Pointe St-Charles, Montréal.

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

ACADÉMIE DE COUPE

DE DAME A. CHARAIST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Ce système nouveau de coupe de jupes à Montréal permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi le nouveau système de coupe pour toute sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système de coupe, que nous sommes seuls à posséder à Montréal et qui, de plus, est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHARAIST, 79, St-Denis.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications ; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations ; abonnement : \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Avis Important

NOTRE GRANDE LIQUIDATION

DANS TOUTES LES LIGNES DE

MARCHANDISES SECHES

Attire l'attention de tous les négociants expérimentés de la ville

Série d'escompte de 10 p.e. à 50 p.e. Grands "bargains."

Ne manquez pas de venir nous voir aussitôt que possible.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3333

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 31 décembre.

Lundi, LE PETIT DUC, Mme Bouit. Mardi (Jour de l'An), matinée, LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR ; soirée, SI J'ÉTAIS ROI. Mercredi le théâtre sera fermé. Jeudi (soirée de gala) et samedi, FAUST, opéra en 5 actes, le chef-d'œuvre de Ch. Gounod, forte distribution, chœur de 50 voix, musique militaire, etc. Vendredi, LE GRAND MOGOL, Mlle Degoyon. Samedi en matinée, LA PAPILLONNE et L'ÉTINCELLE, comédies.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité. Toute sorte de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BILL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Jacques.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated critical paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, 110 N. INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Alinge, Sup't. National Detective Bureau, Room 11, 12, 13, 14 and 15, 243 N. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Et voyez jusqu'où va mon illusion, ajouta Mme de Vauclair d'une voix mouillée de larmes, dans votre voix je crois entendre la sienne.

Elle essuya ses yeux et continua :

—La mort passe, sème le deuil et laisse derrière elle des douleurs et des regrets. Le bonheur sur la terre n'est pas pour tout le monde. Je n'ai plus de fille, et vous, mademoiselle Emilienne, vous n'avez plus de mère. Votre jeunesse est sevrée de la tendresse maternelle, ma vieillesse est privée de la tendresse filiale ! Ah ! je vous plains, ma chère enfant, et les éloges que l'on m'a faits de vous sont à mes yeux doublement mérités.

Oui, je vous plains, et en vous plaignant je pense à toutes les jeunes filles sans mère, à toutes les jeunes filles perdues, abandonnées.

Ces dernières paroles eurent un écho douloureux dans le cœur d'Emilienne.

Mme de Vauclair ne pouvait plus retenir ses larmes ; cependant, au bout d'un instant, étouffant un sanglot, elle reprit :

—Dix-huit ans ! si jeune et seule au monde !

—Oh ! non, madame, non, dit vivement la jeune fille, je ne suis pas seule au monde ; je suis orpheline et sans famille, c'est vrai ; mais il y a des personnes qui, comme vous, madame, me portent intérêt, il y en a même qui ont de l'amitié pour moi.

J'ai eu le malheur de perdre maman Marguerite, mais j'ai retrouvé une autre bonne mère dans Mme Martinet.

—Cette dame qui demeure avec vous ?

—Oui, madame, et qui m'aime et qui a soin de moi comme si j'étais son enfant. Je ne sais pas jusqu'où pourrait aller son dévouement.

Elle a des petites rentes, assez pour vivre tranquillement dans quelque village des environs de Paris. Eh bien ! non, elle préfère être avec moi, être en quelque sorte ma servante. Je le lui dis quelquefois ; alors elle se fâche et me répond que je suis sa fille et qu'il est tout naturel qu'une mère soit utile à son enfant.

Mme Martinet était une ancienne amie de maman Marguerite. Avant de mourir, maman Marguerite la fit venir à son chevet et lui demanda, en souvenir des belles années de leur enfance, de la remplacer auprès de moi. Depuis, madame, nous vivons ensemble ; elle s'est attachée à l'orpheline, et l'affection que j'ai pour elle est toute filiale.

—Cet attachement que vous avez l'une pour l'autre fait également votre éloge.

—Comme vous le voyez, madame, je n'ai pas trop à me plaindre de mon sort.

—Vous êtes une charmante enfant.

La jeune fille eut un doux sourire.

—Je suis reconnaissante envers ceux qui m'aiment et me témoignent de l'intérêt, fit-elle.

—La pensée de l'avenir ne vous rend-elle point quelque fois soucieuse ?

Emilienne leva ses beaux yeux sur Mme de Vauclair, eut un instant d'hésitation et répondit :

—Je jouis d'une excellente santé, qu'ai-je à craindre de l'avenir ? Ma jeunesse me donne plutôt des espérances que des appréhensions. Je ne suis pas ambitieuse, ne demandant pas plus que je ne peux avoir, je me trouve heureuse dans ma position.

J'aime le travail, madame, et comme je vous le disais tout à l'heure, m'efforçant à contenter les personnes qui me donnent de l'ouvrage, j'espère n'en manquer jamais. Mon métier me plaît, madame, et j'y suis d'autant plus attachée que c'est maman Marguerite qui me l'a appris.

Mme de Vauclair prit la main d'Emilienne, et la serrant affectueusement :

—Ma chère enfant, dit-elle, toutes vos paroles sont marquées au coin de la sagesse. Je vous le répète, je suis charmée, ravie, heureuse de vous connaître.

Ah ! comme je comprends bien que l'on s'intéresse à vous, que l'on vous aime !

Oui, vous avez raison de ne pas craindre l'avenir : vous avez le travail que vous aimez, vous avez et aurez toujours des amis.

—C'est une de mes espérances, madame.

Mme de Vauclair se leva.

—Avant de vous quitter, mademoiselle Emilienne, dit-elle, j'ai une chose à vous demander.

La jeune fille arrêta sur la générale son regard interrogateur.

—Quand peusez-vous avoir fait la réparation de ma pièce de Malines ? demanda Mme de Vauclair.

—Je ne peux pas dire, madame ; dès que j'aurai achevé le travail que je fais en ce moment, je me mettrai à la réparation de votre magnifique dentelle ; j'espère que dans une quinzaine de jours j'aurai terminé.

—Soit, dans une quinzaine de jours. Eh bien ! mademoiselle, voici ce que j'ai à vous demander : vous me ferez l'amitié de me rapporter vous-même cette dentelle, j'ai le vif désir de vous présenter au général de Vauclair, qui sera charmé de vous voir. Promettez-moi de venir.

—Je vous le promets, madame.

—Merci, ma chère enfant.

—Vous savez où nous demeurons ?

—Oui, madame.

—Rue des Pyramides, n° 11, ce n'est pas bien loin d'ici.

—Je vais quelquefois au jardin des Tuileries.

—Mademoiselle Emilienne, permettez-moi de vous embrasser.

La jeune fille, rougissante, présenta son front sur lequel la générale mit un baiser ; puis elle accompagna la noble visiteuse jusque sur le seuil de la porte du logement.

—Elle est adorable, cette jeune fille, oh ! oui adorable ! se disait Mme de Vauclair en regagnant sa voiture.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELIÈRE

I.—LE DÉPORTÉ

Les renseignements fournis à la marchande à la toilette par l'agence Brévaune étaient exacts. Gracié, le marquis était revenu en Espagne après de longues années de souffrances, et quelles souffrances !

Condamné, comme nous le savons, à une détention perpétuelle, il fut embarqué pour les îles Philippines, faisant partie d'un convoi composé de criminels de droit commun et de proscrits politiques.

Pendant la traversée, qui fut longue, le marquis de Mimosa put s'apercevoir que la haine de son cousin don Antonio de Villina le suivait dans son exil. Un rapport venimeux à son dossier le présentait sous les plus noires couleurs, comme un homme très dangereux, recommandé à une surveillance toute particulière et à la sévérité des autorités.

Aucune persécution ne lui fut épargnée sur le navire où, enfermé dans un entrepont mal aéré, infect, mêlé à des voleurs et à des assassins, il n'avait pour soutenir ce qui lui restait de force qu'une nourriture grossière et insuffisante.

Ce fut avec un sentiment de délivrance qu'il aperçut les clochers de Manille, la capitale des îles Philippines et les mâts des navires groupés dans la rade, une des plus belles du monde.

Les îles Philippines, qui ne sont plus qu'un débris de l'immense empire colonial que l'Espagne possédait encore au commencement de ce siècle, formant un archipel océanien composé d'environ douze cents îles, dont les principales sont Luçon, Mindanao, Mindoro et Palouan. Toutes ne sont pas habitées, ni même bien connues.

L'île de Luçon, de beaucoup la plus étendue, renferme seule un noyau important de colons européens ; les autres, sauf la garnison, les fonctionnaires et un petit nombre de commerçants qui exploitent les richesses du pays, sont habitées par des indigènes de races diverses : Tagals, Malais, Négritos.

Les premiers patriquent le christianisme, auquel ils mêlent de grossières superstitions ; les seconds sont musulmans, les autres sont en grande partie voués au fétichisme.

A-t-on ou n'a-t-on pas beaucoup exagéré l'incurie de l'administration espagnole ? Mais il est certain que les îles Philippines fournissent à la métropole de grandes ressources qui pourraient être encore plus abondantes.

Le sol, très fertile, produit un tabac recherché, du riz, du café, de la canne à sucre ; tous les légumes des régions tropicales y réussissent admirablement. Les arbres de nos pays, le chêne, le hêtre, y marient leur feuillage à celui des banyans, des aréquiers, des cocotiers, des goyaviers, des palmiers. Le bambou, si précieux pour les Orientaux, qui l'emploient à une foule d'usages, y forme des belles forêts. L'ébénisterie trouve là des ressources précieuses par la beauté des couleurs et la finesse du grain, qui peut braver l'humidité aussi bien que la morsure des insectes.

Les côtes de ces îles, très découpées, se creusent en golfes qui peuvent soutenir la comparaison avec la baie de Naples, si vantée. L'intérieur avec ses montagnes, ses forêts verdoyantes, ses lacs charmants, ses rivières qui forment d'imposantes cascades, présente les sites les plus variés et les plus pittoresques.

Ce pays serait le plus ravissant, le plus délicieux du monde, s'il n'était exposé à deux fléaux terribles : les tremblements de terre et les tempêtes.

De temps en temps un tremblement de terre secoue le sol, détruit en quelques instants le travail de nombreuses années et laisse partout le spectacle de la ruine et de la désolation.

Celui de 1880 fut particulièrement effroyable : presque tous les monuments publics de Manille s'écroulèrent, des milliers de personnes furent englouties sous les décombres de leurs habitations.

Afin de prévenir le retour de pareils malheurs, ou au moins de les atténuer, l'administration a décidé qu'à l'avenir les maisons auraient pour toiture du zinc ou du bambou.

Les tempêtes, que l'on désigne là bas sous le nom de "tornados," ne sont pas moins redoutables. Rien ne leur résiste ; des arbres gigantesques sont emportés dans un tourbillon vertigineux ; les constructions les plus solides sont couchées par terre.

Manille, qui dans son enceinte murée ne renferme que dix-sept ou dix-huit mille habitants, mais qui, si l'on y joint les bourgs voisins, en compte cent vingt mille, presque tous indigènes, est une ville d'un magnifique et imposant aspect.

Quand le marquis de Mimosa sut comment les prisonniers étaient traités à Manille, il eut l'espoir de ne pas avoir trop à souffrir de sa détention. En effet, les condamnés ne sont pas soumis, à Manille, à un régime très sévère. Employés le plus souvent à des corvées dans le port ou dans les constructions publiques, ils se trouvent ainsi en contact avec la population.

Les mœurs des habitants étant très tolérantes, les forçats ne sont pas, comme chez nous, l'objet d'une universelle répulsion.

La haute taille du marquis, la grande dignité de sa personne, sa distinction ne permettaient pas de le confondre, malgré son costume, avec ses compagnons de captivité.

On s'arrêtait pour le regarder, et plus d'une fois il put surprendre sur le visage des habitants des symptômes de sympathie.

Si les gens subalternes, recrutés parmi des indigènes brutaux, se montraient durs et cruels envers lui, comme s'ils eussent voulu le punir de sa supériorité, les officiers, bien que très réservés et se conformant aux règles d'une discipline inflexible, ne pouvaient se défendre d'une certaine déférence envers ce prisonnier dans lequel ils devinaient un personnage de haut rang.

Le gouverneur avait la réputation d'un homme loyal et courtois et s'était rendu populaire dans la colonie ; mais il avait reçu des instructions relatives au marquis et ne faisait pas plus attention à lui qu'au plus misérable des condamnés qui subissaient leur peine dans l'île de Luçon.

Des années s'écoulèrent pendant lesquelles l'ex-chef carliste supporta stoïquement, sans se plaindre jamais, les mauvais traitements des agents inférieurs, et exécuta les corvées qui répugnaient le plus à sa fierté.

Depuis longtemps le malheureux n'espérait plus un adoucissement à son sort, lorsque le silence d'une de ces belles nuits tropicales fut troublé tout à coup par le bruit sinistre du tocsin sonnait l'alarme dans les nombreuses églises de Manille.

Le feu venait de se déclarer dans un magasin de l'Etat et les lueurs de l'incendie se reflétaient au loin dans les eaux de la mer. Une poudrière se trouvait tout près, et, si les flammes venaient à l'atteindre, une épouvantable catastrophe était inévitable.

Les prisonniers furent requis pour joindre leurs efforts à ceux de la garnison, afin de combattre le fléau.

Le marquis fut un des premiers sur le théâtre de l'incendie : il se signala par le sang-froid et le courage dont il fit preuve. Malheureusement, le matériel de secours était insuffisant et les ordres mal donnés et sans ensemble. L'impulsion dirigeante manquait.

Le marquis remarqua une galerie en bois, que les flammes commençaient à entourer et par laquelle le feu allait se communiquer à la poudrière. Là était le véritable péril. Ne consultant que son courage et son dévouement, l'ancien carliste monta sur la galerie, une hache à la main, et, sans se laisser arrêter par le feu, qui faisait des progrès rapides, il attaqua à coups redoublés les pièces de bois qui soutenaient la galerie.

La foule assistait, haletante, à cette lutte de l'homme contre le feu, et attendait avec anxiété le dénouement. Tout à coup une clameur d'épouvante retentit : la galerie s'écroulait avec fracas et le marquis disparaissait au milieu des décombres.

On l'en retira à moitié asphyxié, sans blessure grave, mais les cheveux et les vêtements brûlés. Il fut transporté évanoui à l'hôpital. Le lendemain, il eut la visite du gouverneur, homme jeune encore, qui avait remplacé le précédent, rappelé en Espagne.

— Monsieur le marquis, dit-il, je viens vous remercier au nom de Sa Majesté. Je suis aussi l'interprète de toute la population, qui a été unanime à admirer votre courage et qui vous a une profonde reconnaissance.

— Monsieur le gouverneur, répondit le marquis, je suis très sensible à vos paroles, mais je n'ai fait que mon devoir, le témoignage de ma conscience me suffit.

— Sa Majesté connaîtra votre conduite, monsieur le marquis ; je ferai appel à sa clémence et j'espère obtenir votre grâce.

— Je ne demande ni grâce, ni faveur ; mais le soldat vaincu réclame la justice : je n'ai pas mérité d'être traité comme un vil criminel.

— Monsieur le marquis, j'étais officier dans l'armée libérale lorsque la fortune a trahi vos efforts ; je sais que vous avez toujours loyalement combattu. Mais des rapports transmis au gouvernement des Philippines formulent contre vous les plus graves accusations.

— Des rapports rédigés par de lâches et implacables ennemis, et je n'ai jamais été appelé à les démentir, répliqua le marquis avec fierté. Ah ! je sais bien que la haine de mes ennemis ne s'est pas assouvie, et qu'elle me poursuivra jusqu'à ma mort. Depuis cinq années que je suis ici, j'ai écrit plusieurs lettres à des amis, et aucun ne m'a répondu, ce qui dit assez que mes lettres ne sont pas arrivées à destination et que celles qui ont pu m'être adressées ont été saisies. Mes plus cruelles souffrances sont d'être toujours sans nouvelles d'Espagne.

— Monsieur le marquis, je ne puis que vous dire : Comptez sur moi et espérez.

Un rayon d'espoir était entré dans le cœur du déporté et il tressaillit de joie à la pensée que, bientôt, il reverrait sa fille chérie dont il était séparé par des milliers de lieues.

Il se disait que le fidèle Pedro Lammès avait heureusement accompli sa mission, que sa lettre au comte de Corello lui avait été remise et que sa chère petite grandissait sous la protection du comte.

Malheureusement, le gouverneur ne put tenir l'engagement qu'il avait pris. A cette époque, l'Espagne était constamment agitée par les partis, et les hommes qui arrivaient au pouvoir s'empressaient de distribuer à leurs amis les places les plus lucratives.

Le navire qui devait, en repartant, porter le plaidoyer en faveur du marquis de Mimosa, amena à Manille un nouveau gouverneur qui était un ami de don Antonio de Villina et le mandataire de sa haine.

Le marquis n'était pas encore sorti de l'hôpital lorsque, pendant la nuit, on lui donna l'ordre de s'embarquer.

Il put croire d'abord qu'il allait être ramené en Espagne ; mais le bâtiment, au lieu de se diriger vers l'ouest, suivit la route du sud, et le lendemain le marquis put voir défilé à sa gauche les nombreux îlots de l'archipel, qui sont en quelque sorte les satellites de la grande île de Luçon.

Hélas ! les illusions du prisonnier s'étaient évanouies ; on le transférait à l'île de Palouan.

Cette île, arrosée à l'ouest par la mer de Chine, se trouve à peu de distance de Bornéo ; elle a cinq cent vingt kilomètres de longueur et à peine quarante de largeur. Cet étroit espace est séparé en deux versants par une chaîne de montagnes dont les rampes se prolongent presque jusqu'à la mer. Une très petite terre est soumise à l'influence européenne : des forêts impénétrables servent d'asile aux bêtes féroces et à des indigènes encore sauvages, dont les flèches empoisonnées menacent les imprudents qui pénètrent dans leur domaine.

Palouan est surtout une colonie pénitentiaire où l'on déporte les malfaiteurs les plus dangereux. En dehors des forçats, il n'y a dans l'île qu'une faible garnison, laquelle maudit ce lieu d'exil, et quelques spéculateurs qui mènent une triste existence à Puerto-Princesa, résidence du sous-gouverneur.

Dès son arrivée à Palouan, le marquis de Mimosa put voir que des instructions avaient été données pour qu'il fut soumis à une surveillance rigoureuse et à un régime extrêmement sévère. Il lui fallait renoncer à tout espoir de recevoir des nouvelles d'Espagne, car il était interdit aux prisonniers d'écrire ou de recevoir des lettres.

Le malheureux marquis était traité avec une rigueur exceptionnelle ; les corvées les plus pénibles lui étaient réservées, et les agents subalternes, qu'irritait son attitude silencieuse, se vengeaient de son dédain par toutes sortes de brutalités.

Ah ! s'il avait pu s'évader ! Mais comment ? Les prisonniers qui en auraient le désir se trouveraient en présence de difficultés insurmontables. S'ils parvenaient à franchir les limites entre lesquelles ils sont internés, ils n'échapperaient pas aux flèches des sauvages, à la

dent des tigres et des panthères, à la morsure des serpents qui pullulent dans ce pays.

Comme les autres prisonniers, le marquis n'était désigné que par un numéro ; mais les quelques officiers de la garnison, qui reconnaissaient en lui un homme supérieur à sa condition présente, et qui savaient que les haines politiques, souvent implacables, transforment en vil criminel un loyal adversaire, ne lui adressaient jamais un mot offensant ; toutefois, ils se renfermaient vis-à-vis de lui dans une extrême réserve, car il leur était interdit d'avoir avec les prisonniers aucune relation étrangère au service.

Avec eux, du reste le marquis gardait un silence un peu hautain. Il recherchait la solitude et, autant qu'il le pouvait, vivait en tête-à-tête avec ses pensées. Une préoccupation, plus douloureuse que tout le reste, le rendait peu sensible aux persécutions dont il était l'objet et dans lesquelles il reconnaissait la haine que lui avait vouée son cousin. Il songeait constamment à sa fille dont la destinée était pour lui un mystère.

Souvent, dans les heures de loisir qu'on lui laissait, il se promenait, rêveur, sur le rivage, à l'ombre des cocotiers, des lataniers et des palmiers, dont le feuillage était égayé par les gambades des écureuils et des singes, par des vols d'oiseaux dont le plumage reproduisait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; mais il était insensible aux séductions de la nature, il restait froid et triste devant toutes les merveilles étalées sous ses yeux.

Souvent aussi, assis sur le sommet d'une haute falaise, il embrassait du regard l'immense étendue semée d'îlots verdoyants et de récifs de corail qu'un travail latent faisait surgir des profondeurs de l'Océan. Ses yeux mornes suivaient les barques des indigènes qui allaient à la pêche ou bien se rendaient dans quelque île voisine pour échanger leurs produits. bercé par le mugissement des vagues, il se reportait par la pensée vers cette terre d'Europe qu'il était condamné à ne revoir jamais.

Alors il songeait aux vicissitudes de la vie, à la fragilité des choses humaines, aux victimes de la méchanceté des hommes, aux coups terribles de la fatalité. Et toujours ses pensées revenaient à sa chère Thérèse, qu'il voyait grande et belle comme sa mère, qui lui avait légué ses magnifiques cheveux blonds, ses yeux fileus, la fraîcheur de son teint. Remué dans tout son être, l'exilé versait d'abondantes larmes.

Que lui importaient pour lui-même les injustices des hommes ? Les peines qu'on lui infligeait les outrages glissaient sur son âme vaillante et fière. Sa grande douleur était d'ignorer le sort de sa fille et de penser qu'il ne la reverrait jamais.

Depuis que le marquis de Mimosa était interné dans l'île de Palouan, deux gouverneurs s'étaient succédés et plusieurs fois la garnison avait été remplacée par une autre. Le nouveau gouverneur était en fonctions depuis environ six mois, lorsque le n° 20 — c'était ainsi qu'on appelait le marquis — reçut l'ordre de se rendre à la maison du gouverneur, qui le faisait appeler.

Là veille, un navire venant d'Espagne était entré dans le port de Puerto Princesa, et le marquis pensa que peut-être, enfin, il allait avoir les nouvelles de sa fille. Autrement, pourquoi serait-il appelé au palais par le gouverneur ?

Il était attendu, car dès qu'il se présenta il fut introduit dans le cabinet du haut fonctionnaire.

Celui-ci, après avoir examiné le déporté, lui tendit la main en disant :

— Vous êtes ici, à Palouan, le n° 20 ; mais depuis hier soir seulement, je sais que vous êtes M. le marquis de Mimosa.

— Hélas ! oui, monsieur le gouverneur, je suis le marquis de Mimosa.

— Vous avez été condamné à la détention perpétuelle pour avoir servi, les armes à la main, la cause du prétendant don Carlos ; mais il n'a pas été dit, dans le jugement prononcé par le conseil de guerre, que vous deviez être traité comme un criminel de droit commun et confondu avec des forçats.

— Cependant, monsieur le gouverneur, depuis le jour de ma condamnation, considéré comme un vil malfaiteur, j'ai été traité avec plus de rigueur et de cruauté que les forçats voleurs et assassins.

— Je le sais aujourd'hui, monsieur le marquis, j'ai pris connaissance de votre dossier et j'ai trouvé des rapports où sont formulées les plus odieuses calomnies.

— J'ai de terribles et puissants ennemis.

— Ces ennemis, monsieur le marquis, vous ne les avez plus. Si, lors de mon arrivée à Palouan, vous vous étiez plaint à moi de votre situation misérable, j'aurais immédiatement adouci les rigueurs de votre captivité.

A l'époque où vous combattiez pour la cause du prétendant, j'étais officier dans l'armée libérale. On redoutait votre intrépidité, on vous considérait comme le plus terrible adversaire du gouvernement de la reine, mais on vantait votre loyauté, votre générosité chevaleresque, c'est que vous étiez aussi humain après le combat que vaillant pendant la lutte.

Vous souvenez-vous d'un engagement meurtrier dans la campagne d'Estella ?

— Parfaitement.

— Mon frère, le capitaine Morenno, fut fait prisonnier ; vous lui avez procuré les moyens de s'évader ; sans votre intervention il eût été fusillé.

— Je me souviens de cela, monsieur le gouverneur. Les cruelles représailles qui, pendant la guerre civile, ont déshonoré les deux armées, m'ont toujours révolté ; constamment je me suis efforcé, trop souvent sans succès, de sauver la vie aux adversaires désarmés.

— Aussi, aviez-vous des admirateurs dans les deux camps, monsieur le marquis.

Je viens de vous dire que vous n'aviez plus d'ennemis ; peut-être vos ennemis existent-ils toujours, mais ils sont devenus impuissants contre les amis que vous avez en Espagne.

— Ai-je donc encore des amis ? fit tristement le marquis.

— Il faut le croire, et pour n'en citer qu'un, le comte de Corello.

— Ah ! s'écria le marquis, interrompant le gouverneur, vous avez une lettre à me remettre ?

— Non, pas une lettre, mais mieux que cela. Vous ignorez sans doute, monsieur le marquis, les événements qui se sont accomplis dans notre pays depuis votre déportation aux îles Philippines. Vous les connaîtrez bientôt et je n'ai pas à vous les raconter. Toutefois, je dois vous parler d'un des plus récents : un enfant, petit-fils de la reine Isabelle, vient de monter sur le trône sous le nom d'Alphonse XIII ; il règne sous la régence de sa mère, une femme de cœur, qui a pris pour programme de rapprocher tous les partis, de faire oublier toutes les divisions, qui ont été si fatales à notre glorieux pays, enfin d'ouvrir pour l'Espagne une ère de prospérité qui, dès à présent, lui donne droit à la reconnaissance de tous les Espagnols, vous avez compris, monsieur le marquis.

Car, tenez, continua le gouverneur, en tendant au marquis un papier signé de la régente, contresigné par le Ministre de la Justice et portant le sceau de l'Etat, voilà le décret qui vous accorde grâce pleine et entière ; vous êtes libre et allez pouvoir rentrer en Espagne.

Le marquis tenait le décret de la reine régente entre ses mains tremblantes et pleurait à chaudes larmes.

Libre, il était libre ! Les portes de son pays lui étaient rouvertes, il allait bientôt revoir sa fille ! A cette pensée son cœur se dilatait et il se demandait s'il n'allait pas succomber à la joie.

Grâce au gouverneur, dont il accepta l'hospitalité en attendant le départ du navire qui devait le conduire à Manille, il put changer son costume de prisonnier contre des vêtements moins indignes de lui.

Le comte de Corello avait écrit au gouverneur général des Philippines une lettre personnelle en faveur du marquis de Mimosa ; aussi, lorsque l'ami du comte de Corello arriva à Manille, il y fut reçu avec les plus grands égards.

Le surlendemain, il prit passage sur le *Fernand-Cortès*, corvette à vapeur qui faisait le service entre l'Espagne et les îles Philippines.

Sur le pont, le marquis fut reçu avec les témoignages d'un profond respect par le capitaine, qui lui affecta une cabine voisine de la sienne et lui demanda de vouloir bien lui faire l'honneur de partager sa table.

Comme le marquis remerciait et exprimait sa reconnaissance, le capitaine ajouta :

— Je me conforme, monsieur le marquis, aux instructions qui m'ont été données ; je suis, en outre, autorisé à vous ouvrir un crédit illimité.

Le marquis reconnut une fois de plus que l'amitié du comte de Corello avait tout prévu.

La mer était bonne, rien n'entravait la marche de la corvette ; cependant le marquis, dans son impatience, trouvait que l'on allait bien lentement. Il aspirait au moment où il apercevrait cette terre d'Espagne d'où il avait été banni depuis si longtemps.

Ce n'était pas seulement le cœur du patriote qui battait plus fort à mesure que diminuait la distance qui le séparait du pays natal ; l'amour paternel dominait tous les autres sentiments. C'était à sa fille, toujours à sa fille qu'il pensait lorsque, par les belles nuits étoilées, penché sur les bestingages, il voyait le navire glisser sur les flots limpides de la mer des Indes.

Quand il presserait dans ses bras, contre son cœur, sa fille adorée, qu'elle serait délicieuse cette scène d'attendrissement ! Il en éprouvait d'avance toutes les joies enivrantes. Oh ! sa fille, sa Thérèse ! Déjà il la voyait rayonnante de beauté, de grâce, et souriait à son image, qui lui apparaissait à travers les brumes de l'océan.

II.—ESPÉRANCE

Le marquis de Mimosa débarqua à Cadix, mais ne resta que quelques heures dans cette ville et prit le chemin de fer de Madrid. Il

avait hâte de se trouver chez le comte de Corello, il allait revoir sa fille. C'était son espoir.

Quand il se présenta au magnifique hôtel que son ami habitait, on lui dit que le comte était absent, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Il attendit dans un salon somptueusement meublé, mais avec qu'elle impatience !

Enfin le comte parut. C'était un homme dans la force de l'âge, à la figure remarquablement intelligente ; toute sa personne présentait le cachet d'une grande noblesse et d'une imposante dignité.

Il courut à son ami les bras ouverts et tous deux se tinrent quelques instants étroitement embrassés. Puis en face l'un de l'autre, se tenant les mains, ils se regardèrent silencieusement.

—Tu me trouves bien changé ? dit enfin le marquis.

—Mais non ; il y a seulement sur tes traits de la fatigue que le temps aura bientôt fait disparaître.

Le comte ne disait pas ce qu'il pensait ; il voyait bien que les longues souffrances morales et physiques avaient vieilli le marquis. L'œil n'avait plus la vivacité d'autrefois, ses joues s'étaient creusées et ses cheveux noirs étaient presque blancs.

—Enfin, reprit le comte, grâce à Dieu, te voilà !

—Grâce à Dieu, si tu veux ; mais laisse-moi dire grâce à toi, qui n'a pas oublié le pauvre exilé.

—J'ai fait, marquis, ce que tu aurais fait à ma place, et je t'apprendrai dans un autre moment pourquoi tu as si longtemps attendu ta liberté.

—Oui, mon ami, dans un autre moment. Ah ! parle-moi de ma fille ! Où est-elle ? Vais-je la voir ?

Le visage du comte prit une expression attristée et il baissa la tête.

—Tu ne me réponds pas, que signifie... Mon Dieu, ma fille, mon enfant est morte !

—Attends, mon cher Philippe ; nul ne peut te dire que ta fille est morte, puisque l'on ignore ce qu'elle est devenue.

—La veille du jour où je fus fait prisonnier, j'ai confié ma fille à Pedro Lamnès, qui devait la porter en France ; n'as-tu donc pas reçu une lettre que j'avais remise pour toi à mon fidèle Pedro ?

—Cette lettre ne m'est pas parvenue, et Pedro Lamnès qui, sur ton ordre et avec tes instructions, a quitté le château de Valpenas, emportant ta fille n'a pas reparu.

Le marquis laissa échapper une plainte sourde, fit quelques pas dans le salon, en chancelant comme un homme ivre, puis, lourdement, s'éroula dans un fauteuil.

Son visage s'était décomposé et un tremblement convulsif secouait son corps tout entier.

Au bout d'un instant, il se redressa brusquement, le regard effaré.

—Mon Dieu dit-il d'une voix étranglée, que dois-je supposer ? Non, non, je ne puis mettre en doute la fidélité et le dévouement de Pedro ; s'il n'a pas reparu, c'est qu'un malheur lui est arrivé. Mais n'a-t-il ou n'a-t-il pas rempli la mission que je lui ai confiée ? Ah ! dans l'un ou l'autre cas, ma fille est perdue, perdue pour moi ?

Que penser ? Il me semble que la terre se dérobe sous moi, qu'elle va s'ouvrir et m'engloutir... Ah ! je tremble, je tremble !... Si don Antonio de Villina a mis la main sur ma fille, il l'a assassinée, le misérable, il l'a assassinée !

—Philippe ne crois pas cela, ne le suppose même pas !

—Ah ! tu ne connais pas ce lâche, cet infâme !

—Si, si, je le connais et sais de quoi il est capable ; mais écoute-moi. Après ta condamnation, don Antonio a tout fait pour être mis en possession de tes biens, qu'il réclamait comme ton plus proche parent, d'abord, et ensuite comme récompense des services qu'il avait rendus ; il aurait probablement obtenu gain de cause, si je ne m'étais pas mis en travers de ses projets, en parlant au nom de ta fille, en défendant ses droits. Or, don Antonio n'ayant pu prouver que la petite Thérèse de Mimosa eût cessé d'exister, fut repoussé dans sa demande et tes biens mis sous séquestre, en attendant le jour où ta fille viendrait réclamer son héritage.

Aujourd'hui, mon cher marquis, tu reprends tous tes droits ; ceux de ta fille n'ayant plus à être défendus, dès demain le séquestre sera levé et tu rentreras en possession de ton patrimoine.

Le marquis hocha douloureusement la tête.

—Je te remercie, mon ami, dit-il, de tout ce que tu as fait pour moi et as cru devoir faire dans l'intérêt de mon enfant ; mais que m'importent à présent mes châteaux et mes terres, si je n'ai plus ma fille ? C'est avec une joie immense que j'ai appris que, sollicitée par toi, la reine régente m'avait gracié ; c'est le cœur débordant d'allégresse que j'ai quitté les îles Philippines... Ah ! mon cher comte, si je dois pleurer éternellement mon enfant, n'aurait-il pas mieux valu que je mourusse là-bas, à Palouan ?

—Encore une fois, mon ami, rien ne prouve que Pedro Lamnès n'a pas rempli sa mission ; espère donc, au contraire, qu'ayant pu soustraire ta fille à la fureur de don Antonio, tu la retrouveras.

—Je veux bien croire qu'elle n'est pas morte ; mais où est-elle ? où la chercher ?

—Compte sur la Providence !

—Ah ! la Providence ! s'exclama le marquis.

Il secoua la tête et reprit :

—Pedro a disparu, je ne vois pas où je trouverai le fil conducteur qui pourra me guider vers ma fille.

D'une voix entrecoupée il continua :

—Oh ! ma fille ! ma fille ! Si, là-bas, sur la terre d'exil, j'apirais à ma délivrance, c'était dans l'espoir de la revoir ; mais je comptais les jours, les heures qui me rapprochaient de l'Espagne, et me disais que je serais amplement dédommagé de toutes mes souffrances lorsqu'il me serait donné de la couvrir de mes baisers. Et rien, rien ! Amère dérision de ma destinée !

Le marquis se mit à sangloter.

Le comte de Corello lui prit la main et la serrant affectueusement :

—Mon ami, dit-il, il ne faut pas te laisser écraser par la douleur, mais rappeler à toi ce courage indomptable dont tu as tant de fois donné des preuves. N'est-ce donc pas déjà beaucoup d'avoir presque la certitude que ta fille existe ?

—Ah ! si je l'avais, cette certitude, je ne serais pas désespéré !

—Ecoute, mon cher marquis je ne suis pas seul à croire fermement que ta fille n'est pas morte.

—Qui donc peut me dire aussi d'espérer ?

—Rosina Balti, qui a été la nourrice de ta fille.

—Ah ! Rosina, la bonne Rosina, la nièce de Pedro Lamnès !

—Elle est ici. Seule, veuve et sans ressources, je l'ai prise à mon service. Veux-tu la voir ?

—Oui, oui, tout de suite.

Le comte sonna, et au domestique qui parut :

—Veuillez dire à Rosina Balti que je la demande.

Le marquis attendit, les coudes sur ses genoux, la figure cachée dans ses mains.

La nourrice ne tarda pas à entrer dans le salon.

Agée d'une quarantaine d'années, elle avait conservé la robuste beauté qui distingue les montagnards des pays basques ; mais les chagrins avaient laissé sur ses traits une empreinte ineffaçable.

Le marquis ayant gardé son attitude, elle ne le reconnut pas d'abord.

—Que désire monsieur le comte ?

Au son de cette voix, qui lui rappelait tant de souvenirs, le marquis releva la tête.

Rosina poussa une exclamation de joie. Son visage rayonnait. Cédant à un élan spontané, elle se jeta aux genoux de son ancien maître et lui prit les mains qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

—Ah ! monsieur le marquis, mon bon, mon noble maître. Dieu soit loué ! s'écria-t-elle.

M. de Mimosa était profondément touché.

—Relevez-vous, Rosina, dit-il, et asseyez-vous, je désire vous entretenir au sujet de ma fille.

Le visage de la nourrice changea aussitôt d'expression, et elle se remit à pleurer.

—Ah ! dit-elle, ma petite Thérèse, mon enfant chérie ! je ne l'oublie pas, monsieur le marquis ; le jour, la nuit, sans cesse sa gracieuse figure m'apparaît ; je me surprends à causer avec elle comme si elle était près de moi et pouvait m'entendre ; souvent, croyant la voir encore dans son berceau, je me mets à chanter la romance du muletier de Ségovie, avec laquelle je l'ai tant de fois endormie. Pauvre petite-Thérèse !

—Je sais, Rosina, que vous l'aimiez beaucoup.

—Oh ! oui, je l'aimais ! Comme elle était jolie avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds bouclés, son teint de rose.

—Rosina, demanda brusquement le marquis, croyez-vous qu'elle existe encore ?

—Oui, monsieur le marquis, je le crois ; et maintenant que vous êtes revenu, je crois aussi que je ne mourrai pas avant d'avoir revu ma chère Thérèse.

Ces paroles de la nourrice allèrent jusqu'au fond du cœur du marquis. Il eut comme un soupir de soulagement et reprit.

—Que savez-vous de Pedro Lamnès votre oncle, et de la mission que, devant vous, je lui ai confiée ?

—Monsieur le marquis, répondit-elle d'une voix ferme et avec conviction, Pedro n'est pas revenu en Espagne, Pedro a disparu ; mais il avait deux jours d'avance sur les deux hommes, les deux espions que don Antonio de Villina envoya à sa poursuite ; il a donc eu tout le temps de franchir la frontière et de remplir sa mission. N'en doutez pas, monsieur le marquis, si, comme il y a tout lieu de le croire, mon oncle a été assassiné par les bandits à la solde de don Antonio, c'est après avoir mis en sûreté la fille de son maître.

—Ainsi, Rosina, don Antonio a lancé deux hommes à la poursuite de Pedro ?

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

AVIS IMPORTANT

TOUS NOS

JOUETS

A ÉCOULER

A 25 P. C. D'ESCOMPTE

BON MARCHÉ
DU NOUVEL AN

Dans toutes les lignes de marchandises sèches.

Achetez vos Cadeaux du Nouvel An à notre magasin et épargnez de l'argent.

OUVERT TARD POUR LE COMMERCE DES FÊTES

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. F.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Pour les fêtes nous venons de recevoir un grand assortiment de nouveautés en fait de

CRAVATES ET BRETelles

En Soie et en Satin, jolis Patrons

Notre assortiment de Chemises et Cravates de soirées est des plus complet.

T. BRICAULT.

UN SEUL PRIX

Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOUBE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 22 Décembre 1894

38,483

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans and blueprints to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“LUBY”

LE LUBY n'est pas une teinture mais restaure la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'effet pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en cellulose. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.



CHRONIQUES, ROMANS

ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Neuveau procédé américain pour remplissage de dents, en porcelaine et en verre plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombier et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

N^o 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL